

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 547—SAMEDI, 27 OCTOBRE 1894

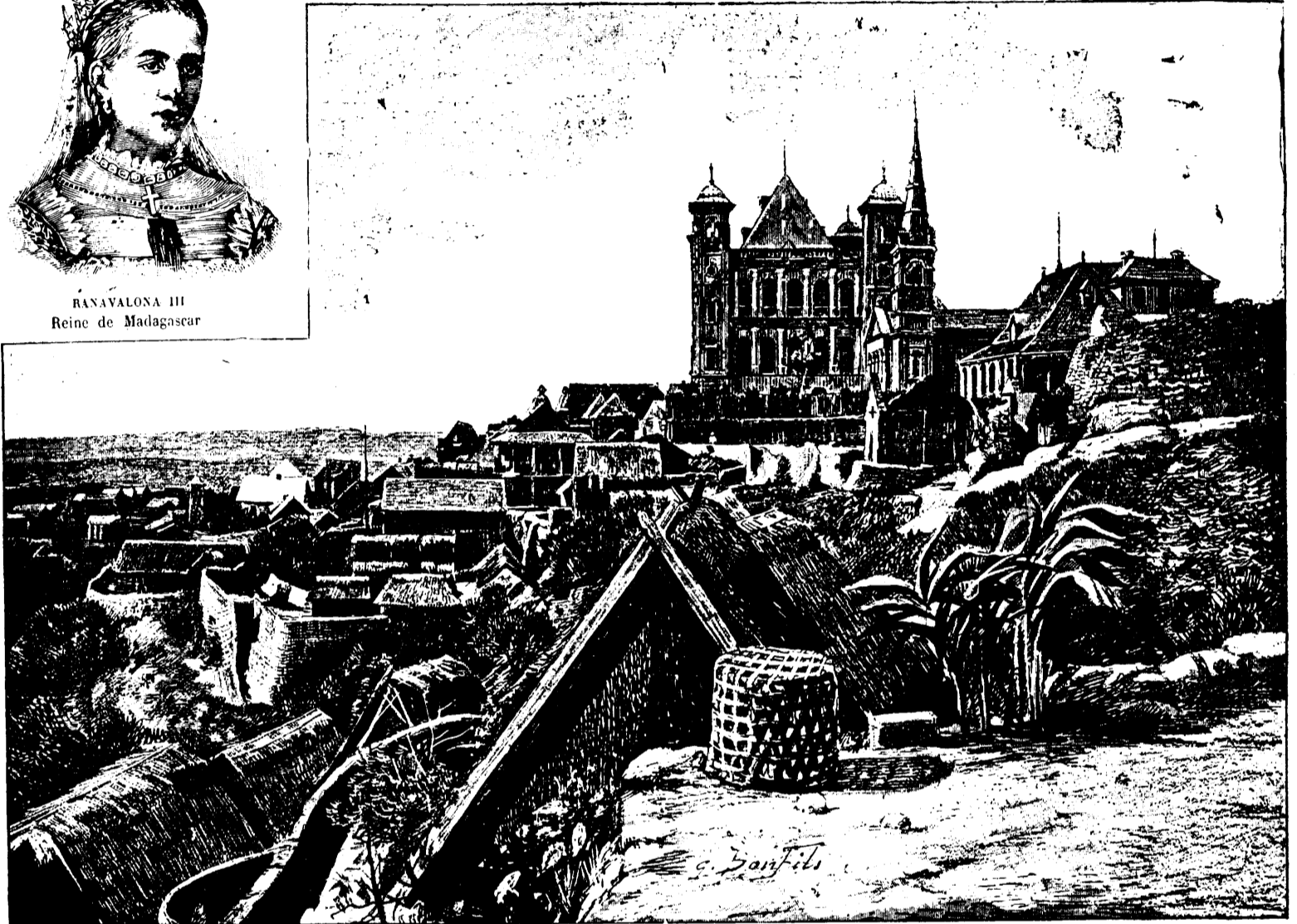
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
 Tarif spécial pour annonces à long terme



RANAVALONA III  
 Reine de Madagascar



TANANARIVE. — LE PALAIS DE LA REINE, VUE DU SUD



RAINILAIARIVONY  
 Premier ministre de Madagascar



M. LE MYRE DE VILLIERS  
 Envoyé extraordinaire



M. FROGER  
 Résident à Diégo-Suarez

LES EVENEMENTS DE MADAGASCAR

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 OCTOBRE 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Petite critique, par Benjamin Sulte.—Les événements de Madagascar.—Le combat naval de Yalu.—Les merveilles de l'architecture : Les grands travaux de l'antiquité comparés aux travaux modernes (avec gravure), par P. Colonnier.—La guerre en Asie.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Vues et paysages.—Foudroyé par l'électricité.—Primes du mois de septembre : Liste des réclamants.—Poésie : La marée, par Sully-Prudhomme.—Dans les nuages et au-delà, par Joseph Genest.—Sous le tunnel, par Henri Datin.—Nouveau vélocipède (avec gravure).—Questions : Pourquoi les frileux font-ils un mauvais calcul en se lavant à l'eau chaude pendant l'hiver.—Le coin des enfants.—Le jeu de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Les événements de Madagascar : Portraits de la reine Ranavalona III ; M. le Myre de Villers ; M. Froger.—Tananarive : Vue du palais de la reine.—La guerre entre la Chine et le Japon : Bataille navale de Yalu.—Vues et paysages canadiens.—Saint-Henri : M. Deguire foudroyé par l'électricité.—Les trois grandes pyramides.—Portrait de Li-Hong-Tchang, vice-roi de Chine.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

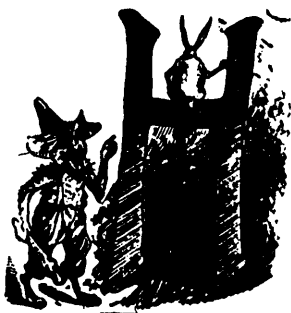
Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'Aigillon siffle et la feuille des bois  
A flots bruyants dans les airs tourbillonne.  
MILLEVOYE.



—ÉLAS, ce ne font pas seulement les feuilles des bois qui s'en vont !

Et pourtant cette pluie de feuilles, qu'elle est belle aux jours d'octobre quand, mordues déjà par la bise, elles s'en vont rouges, jaunes, vertes même, emportées par la faux de la Mort des feuilles !

Leur temps est fini, leur mission est accomplie, et, comme les corps des hommes, il faut qu'elles s'en aillent, qu'elles sèchent et pourrissent, pour servir plus tard à former d'autres végétaux, d'autres feuilles.

Une seule chose les différencie des hommes ; les feuilles, les arbres, n'ont pas d'âme.

Ces végétaux, grands ou petits, naissent, croissent, respirent, souffrent, agonisent et meurent, comme nous, d'après les apparences, mais elles ne pensent pas.

Les matérialistes ont cru voir une relation étroite entre la plante et l'être vivant et pensant, mais leurs théories ne reposent que sur des bases si fragiles qu'il n'est pas besoin d'un grand effort pour les renverser.

Les poètes prêtent une âme aux fleurs, aux plantes, mais ils ne le croient pas eux-mêmes, et si Millevoye et tant d'autres ont chanté la chute des feuilles, ils ne l'ont fait que pour trouver des points de comparaison avec l'état de leur esprit, emportés le plus souvent qu'ils étaient par l'imagination, la folle du logis, qui prend parfois certaines libertés avec les amants des Muses.

\* \* Hélas ! non, ce n'est pas seulement la feuille des bois qui s'en va !

Automne, bel Automne, tu nous es bien dût cette année, et, après avoir fait tomber tant de feuilles, voici que la rumeur nous dit que tu menaces d'autres victimes encore.

En quelques jours, que de mauvaises nouvelles ! Mon excellent ami, Benoit, le chef de la brigade du feu de Montréal, à deux doigts de la mort.

Alfred Desève, un autre ami de vingt ans, notre excellent artiste, frappé par la maladie.

L'honorable M. Mercier, qui m'a longtemps conseillé, aidé, — sur un lit de douleur, d'où il se relèvera peut-être, — mais un peut-être si problématique !

Et, à ce propos, j'ai rarement vu quelque chose d'aussi touchant, d'aussi émouvant que ce qui s'est passé dernièrement au mariage de la fille d'un autre de mes amis de cinq lustres, l'honorable M. Robidoux.

La jeune mariée, après la bénédiction de son mariage, eut une pensée d'une délicatesse extrême.

En sortant de l'église, alors que d'ordinaire les épousées ne pensent, — égoïsme bien naturel, — qu'à l'avenir ensoleillé qu'elles espèrent, au bonheur après lequel elles soupirent, la mariée remit son bouquet à son père en le priant de le diviser en deux parties, l'une devant être remise à l'honorable M. Mercier et la seconde aux autres malades de l'hôpital Notre-Dame.

N'est-ce pas qu'il y a, dans cette prière, quelque chose de véritablement sincère, naïf et bon, qui nous remue ?

Et puis, à Québec, ce doux vieillard, M. Touzengau, maître des postes, ce jeune aux cheveux blancs, si gai, si joyeux, si sympathique, que deux générations ont connu et apprécié.

Et que d'autres encore !

Automne, tu nous es bien dût !

\* \* Cette chute des feuilles, ce départ de la vie, cet adieu aux choses de ce monde, exercent-ils donc sur les hommes une influence si grande que certains humains se croient autorisés à partir aussi de leur propre volonté, croient qu'il leur est permis de se tuer.

Voyez, hier, un tri-millionnaire s'envoyait une balle dans la tête ; pourquoi ? Parceque, dit-on, il avait fait de grandes pertes à la Bourse.

En vérité, c'est à dégoûter les pauvres de devenir riches !

Qu'avait-il perdu, ce spéculateur, quelques millions peut-être, mais tant était insatiable sa soif de millions, que trois ne pouvaient plus lui suffire.

Il était fou, dira-t-on, parbleu ! mais il nous est difficile, à nous, pauvres travailleurs de la vie, de comprendre ce genre de folie, qui ne consiste que dans le désespoir de n'avoir pu accaparer des sommes folles aux dépens des autres.

\* \* Il faut toujours parler de la Chine et du Japon.

Quel exemple que ce Japon !

Peuple infime, inconnu, méprisé, qualifié de barbare, il y a trente ans, il renaît tout à coup de ses cendres, éblouit le monde de ses progrès et étonne les Européens par ses victoires, à tel point que les officiers des plus grandes armées suivent avec intérêt les manœuvres de cette petite armée qui vient de vaincre le peuple le plus nombreux de la terre.

Courage et travail, tels ont été les deux principes

qui ont donné la victoire aux Japonais, que l'on a surnommé avec raison, tant à cause de leur position géographique que de leur intelligence commerciale, les Anglais de l'Asie.

\* \* A propos des Anglais, voici une légende des plus curieuses à propos de leur conversion.

On raconte que saint Grégoire, avant d'être pape, vit en vente, sur le marché aux esclaves de Rome, des enfants bionds, à la peau blanche, et demanda d'où ils venaient. On lui répondit qu'ils étaient Angles.

— Ils sont bien nommés dit-il ; angles, beaux comme des anges. Sont-ils chrétiens ?

Quand il apprit qu'ils étaient encore païens :

— Est-il possible que de si beaux fronts contiennent une intelligence privée encore de la grâce de Dieu ?

Dès lors, il songea à convertir les Angles.

Devenu pape, il envoya quarante moines, conduits par Augustin, à un des rois de leur pays. Les missionnaires arrivèrent portant un tableau où était le Christ. Le roi réunit le conseil des grands et demanda s'il fallait adopter la nouvelle religion.

Un chef se leva alors dans l'assemblée et dit :

\* \* " Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive quelquefois dans les journées d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes guerriers. Ton feu est allumé et ta salle chauffée et il y a de la pluie, de la neige et de l'orage dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle, il est entré par une porte et sort par une autre. Ce petit moment pendant lequel il est dedans lui est doux ; il ne sent point la pluie ni le froid de l'hiver, mais cet instant est court ; l'oiseau s'enfuit et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur la terre en comparaison du temps incertain qui est au delà. Elle apparaît pour peu de temps ; mais quel est le temps qui est après et le temps qui est avant ? Nous l'ignorons. Si donc cette nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose de plus sûr, elle mérite qu'on la suive."

Le christianisme plaisait à ses barbares sérieux parce qu'il leur parlait de l'au delà.

\* \* Et maintenant, comme exemple d'esprit de tolérance et de véritable politique à opposer aux grotesques individus qui, de nos jours, ne demandent que plaies et bosses quand on ne partage pas leurs opinions, — et il y en a au Canada de ces individus, — voyez ce que saint Grégoire recommandait à ses missionnaires envoyés en pays païen et dites moi si ce n'est pas là un digne prédécesseur de Léon XIII :

" Les missionnaires chrétiens, dit Seignobos, avaient reçu du pape la recommandation de ne pas heurter les anciennes croyances. Il faut se garder de détruire les temples des idoles, il faut les purifier et les consacrer au service du vrai Dieu, car tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de dévotion, elle sera plus disposée à s'y rendre par habitude. Les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice, il faut que cet usage soit transformé par eux en solennité chrétienne. Qu'on leur laisse constraire des cabanes de feuillage autour des temples changés en églises, qu'ils s'y rassemblent et y amènent leurs animaux qui alors seront immolés, non plus comme offrande aux diables, mais en l'honneur de Dieu."

Résultat : Les Angles et les Saxons ne persécutèrent pas les missionnaires.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; on en l'est jamais avec du jugement.—BACON.

L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays.—STENDHAL.

## PETITE CRITIQUE

Chaque fois que je publie un article, il m'arrive de recevoir, sous plusieurs formes, des observations parfois assez singulières. Ainsi, on me fait entendre, par le moyen d'une carte-poste que la chanson de *Lisette* a été composée par Béranger, et l'on m'en adresse un exemplaire imprimé d'une manière affreuse—où je lis ces deux vers :

Hier encor de revanche nouvelle  
J'ai vu fleurir Lisette et le printemps.

Au lieu de :

Hier encor, de pervenches nouvelles,  
De frais lilas, j'ai fleuri mes amours.

Et, cette bêtise incomparable de croire que Béranger a écrit quatre couplets pour célébrer ses propres louanges !

La *Lisette* composée par lui est toute autre que celle de Béranger. On la trouve mentionnée dans douze de ses chansons ; c'est un personnage imaginaire, tout comme Saison, Laure, Marie, Babet, Joséphine, Zoé, Rosette qu'il a chantées sur tous les tons. La voix publique s'est fixée de préférence sur *Lisette*, c'est pourquoi Frédéric Béranger a mis l'éloge de Béranger dans la bouche de celle-ci, au lieu de faire parler Jeannette, ou Zoé ou Saison.

Béranger, frondant les convenances du grand monde, avait écrit :

De la cour Dieu garde Lisette !  
De sa vertu ne parlons pas.

Une autre fois il se lamente :

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours.

Aussitôt que Béranger eut accouplé grisettes avec Lisette il ne lâcha plus cette rime dont la vogue s'empara de son côté.

Les grisettes étaient pour la plupart d'honnêtes couturières qui se vêtissaient d'une sorte d'étamine grise—de là le nom qu'elles portaient. Lisette s'étant présentée avec une robe de soie, le poète la morigène ainsi :

Quoi ! Lisette, est-ce vous,  
Vous en riche toilette....  
Non, non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette !  
Non, non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Lorsqu'il est tenté d'écrire des articles politiques, il demande son avis à la grisettes :

Lise à l'oreille  
Me conseille ;  
Cet oracle me dit tout bas :  
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ayant été mis en prison pour des refrains qui frissaient la révolte, le chansonnier fait des réflexions sur son sort :

Vous connaissez Lise la folle,  
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;  
Ce soir même un bal la console :  
" Bah ! dit-elle, tant pis pour lui ! "

Ayant voulu devenir savant, il éprouve une grande fatigue à l'étude et abandonne ce genre de travail :

La science est d'un vain secours.  
Gardons Lisette et La Fontaine :  
Muse, restez ; restez Amours.

Voilà donc la Lisette que Béranger chantait. Quant à la Lisette qui chantait Béranger à son tour, en manière de réplique amoureuse, elle est de la plume de Béranger.

Changeons un peu de sujet.

Un journal s'est donné la peine d'analyser mon article sur *Ma Normandie* et il prouve, la plume à la main, qu'il n'y a rien compris. Il paraît que j'ai appelé Frédéric Béranger le frère Normand Béranger et que j'ai imputé à Boëddieu la musique de cette chanson, tandis que j'ai montré Béranger faisant

croire à son frère que le fils de Boëddieu était l'auteur de la mélodie en question. Quel plaisir on éprouve de se voir si bien compris !

En voici un autre qui veut mordicus attribuer à Châteaubriand les couplets de *Ma Normandie*. Il ne tient pas compte de vingt chapitres de l'histoire du théâtre, de la musique et de la chanson, qui racontent Frédéric Béranger et son œuvre—non ! il faut y mettre Châteaubriand—pour prouver en outre qu'on n'a pas lu le dit Châteaubriand, car rien n'est moins dans son style limé, savonné et peigné au peigne fin, que les vers négligés de Béranger. Châteaubriand se serait jeté à la rivière si l'on avait publié sous son nom quatre fois le mot " quand " dans une seule strophe, et il ne pouvait s'écrier : " Aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie ! " puisqu'il était Breton, Breton enragé, Breton bretonnant, tout ce qu'il y a de plus chauvin sous ce rapport. Il a même fini par placer son tombeau sur la côte de Bretagne, dans un lieu élevé, afin, disait-il, qu'on le distingue de la mer et de l'intérieur comme une marque de son amour pour sa terre natale. Je pourrais ajouter que le Breton et le Normand se ressemblent si peu en toute chose que jamais ils ne se sont pris l'un pour l'autre : ils se connaissent trop pour cela !

Benjamin Sulte

## LES EVENEMENTS DE MADAGASCAR

(Voir gravures)

L'insolence et la mauvaise foi du gouvernement malgache, excité contre les Français par le vieux parti anglo-hova, les persécutions continuelles auxquelles sont en buttes les nationaux, viennent d'attirer de nouveau l'opinion publique sur la situation précaire du protectorat français à Madagascar.

Il importe de faire connaître, en quelques mots, cette oligarchie hova redoutée, qui a su imposer sa domination sur les tribus éparses de Madagascar et qui, excité par le vieux parti anglo-hova, s'imagina obliger la France, de guerre lasse, à abandonner une de ses plus anciennes colonies.

Le gouvernement hova est concentré entre les mains du premier ministre, Rainilaiarivony, représentant la caste plébéienne sous le couvert de la reine Ranaivalona III, qui règne mais n'a aucune autorité politique.

La reine, issue de la caste noble hova, est une descendante de Radama Ier. A la mort de Ranaivalona II, le premier ministre qui, selon la loi hova, avait épousé les deux dernières reines, la choisit malgré et peut-être à cause de sa pauvreté, parce qu'il pensait la réduire au rôle d'instrument docile. En effet, confinée dans son palais, dont elle ne sort en palanquin que pour sa villégiature à la ville sainte d'Ambohimange, la reine est mise au courant des affaires du royaume par le premier ministre, quand celui-ci le veut bien. Cependant, entourée par des parents ambitieux, elle supporte difficilement son isolement et elle attend le moment où elle pourra s'affranchir de la tutelle de son vieil époux.

Tananarive, capitale des Hovas et à présent capitale de Madagascar, est bâtie sur une montagne de 3,900 pieds d'altitude, à 219 milles de Tamatave et à 275 milles de Majunga, les deux principaux points de pénétration de la grande île Malgache.

Le manque complet de routes, en protégeant la souveraineté Hova, a empêché Tananarive de se laisser pénétrer complètement par la civilisation européenne. On y rencontre de beaux édifices comme le palais du premier ministre, ou *Palais d'Argent*, en souvenirs de clochettes d'argent qu'on y avait suspendues à la toiture, le Palais de la Reine, récemment construit. Mais ces monuments sont perdus au milieu d'un amas de paillettes misérables, le service de la voirie n'existe pas ; aussi, nul étranger, nul personne hova ne peut circuler

par la ville qu'au moyen d'une *filanzane*, palanquin porté par quatre *bourgeanes* (porteurs).

En voyage, les porteurs se relayent toutes les dix minutes environ, sans arrêt, de sorte qu'il est difficile d'entreprendre un long voyage sans une véritable armée de convoyeurs.

## LE COMBAT NAVAL DE YALU

(Voir gravure)

Voici quelques détails sur le récent combat naval sino-japonais. D'après des officiers arrivés à Tien-Tsin porteurs de dépêches, et aussi d'après des nouvelles de Port-Arthur, l'amiral chinois Ting avait reçu l'ordre d'escorter six transports chargés de troupes et de munitions à Wejse, que les Chinois avaient choisi comme nouvelle base de leurs opérations. La flotte de l'amiral Ting arriva à l'embouchure du Yalu, et le débarquement des troupes commença aussitôt, sous la protection des vaisseaux de guerre.

A onze heures, la flotte ennemie était signalée. L'amiral Ting fit lever l'ancre et prit aussitôt ses dispositions de combat. La position des Chinois était critique ; serrant de trop près la côte, ils manquaient d'espace pour évoluer et, d'un autre côté, en cherchant à prendre du champ, ils risquaient de trop découvrir les transports. L'amiral Ting accepta donc le combat.

Six des vaisseaux chinois étaient placés en première ligne, et la ligne de réserve était formée de deux autres navires et de quatre torpilleurs.

La flotte japonaise arrivait à toute vapeur et prête pour la bataille ; neuf croiseurs et cuirassés constituaient sa première ligne, et son soutien était formé de trois canonnières et de cinq torpilleurs.

Dès que les deux ennemis firent à bonne portée, ils ouvrirent le feu et le combat commença.

Les coups, d'abord espacés, devinrent de plus en plus fréquents et, pendant une heure et demie, une terrible canonnade se fit entendre.

Un navire japonais, le *Saikio*, fut coulé et quelques navires chinois gravement endommagés.

Les Japonais évoluaient constamment, tandis que leurs ennemis étaient contraints de garder leurs positions primitives.

Soudain, deux croiseurs japonais, suivis de trois torpilleurs, tentèrent de forcer à tribord les lignes chinoises, mais cette tentative ne fut pas heureuse. Les torpilles des Japonais n'eurent pas d'effet utile, et leurs deux croiseurs eurent beaucoup à souffrir des bordées que leur envoyèrent les Chinois.

Les torpilleurs chinois firent alors une diversion, mais sans plus de succès.

Deux autres tentatives de la part des Japonais pour rompre les lignes chinoises restèrent aussi infructueuses.

Au bout de trois heures de combat, le feu devint intermittent. La mer, en ce moment, était épouvantable. Quelques navires chinois n'avaient plus de munitions. Le feu ne cessa complètement qu'à la tombée de la nuit.

La flotte japonaise se retira alors lentement vers le sud, et, le lendemain, ce qui restait de la flotte chinoise et de son convoi gagna Port-Arthur.

Les officiers rapportent que des deux côtés on s'est battu avec un courage sauvage. La légation du Japon communique aux journaux la dépêche officielle suivante, au sujet du combat naval de l'embouchure du Yalu :

" La flotte impériale japonaise, composée de douze vaisseaux, a rencontré la flotte chinoise, composée de quatorze vaisseaux de ligne et de six torpilleurs. L'action s'engagea à midi quarante-cinq, et il s'ensuivit un combat acharné.

" Du côté des chinois quatre vaisseaux de guerre coulèrent bas et trois furent incendiés ; tous les autres bâtiments reçurent de graves avaries et prirent la fuite.

" Du côté des Japonais, deux vaisseaux reçurent des avaries plus ou moins importantes, mais aucun ne fut mis hors de combat.

" Nous avons perdu 1 commandant, 4 officiers, 2 médecins et 1 officier-payeur, puis environ 35 soldats et sous-officiers tués ; nous avons eu 160 blessés."

## LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS  
AUX TRAVAUX MODERNES

QUAND on contemple les mille merveilles enfantées par la science et le progrès modernes, on est généralement porté à croire que, seule, notre époque a eu le magnifique privilège de faire des choses étonnantes, si, au contraire, jetant un regard en arrière, on considère les grands travaux accomplis par nos pères et

dont les vastes ruines demeurent comme de formidables témoins de leur génie et de leur puissance, on reste stupéfait et l'on se demande lesquels, de nous ou de nos ancêtres, ont réellement remporté la palme dans ce grand concours de génie ouvert depuis les premiers âges du monde.

Cette question ne peut se résoudre qu'en examinant quelles sont les forces différentes qu'a eues l'humanité à sa disposition pour l'accomplissement de ses grands travaux ; comment ces forces se sont développées en son sein à travers les siècles ; quelles sont les œuvres offertes à notre admiration par les époques ancienne et moderne.

L'homme, chacun le sait, est le plus faible de tous les animaux ; il arrive au monde dans un tel état de faiblesse et de fragilité, que le moindre accident peut le tuer ; il n'a point de défenses naturelles, et, à l'âge où les autres animaux peuvent déjà se défendre d'eux-mêmes et braver d'un seul coup la rigueur des saisons, lui se traîne encore péniblement en proie aux souffrances et presque à l'immobilité. Oubliez-le un instant, il est perdu, aussi faut-il pour le conserver tout ce trésor de tendresse que Dieu a mis au cœur d'une mère.

Mais laissez le grandir, cet être si faible, et bientôt vous le verrez lever la tête vers le ciel pour y puiser ce génie, véritable souffle divin, qui en fera le roi de l'univers. C'est lui qui domptera les animaux les plus féroces et leur ravira leur dépoille pour s'en couvrir les reins ; c'est lui qui, selon ses besoins, abaissera les montagnes et comblera les vallées, en attendant qu'il s'empare du feu du ciel pour porter jusqu'aux frontières du monde sa pensée et ses lumières.

Il résulte donc de cet état de choses qu'il y a en l'homme deux forces bien distinctes et intimement liées entre elles ; d'abord la force physique qui est peu par elle-même et décline insensiblement avec le temps : c'est le bras de l'humanité ; en second lieu, et surtout la force intellectuelle qui, au contraire, grandit sans cesse et se perfectionne de siècle en siècle : c'est la tête de l'humanité.

C'est grâce à ces deux forces combinées que l'homme a pu accomplir les grands travaux dont il a rempli l'univers. Aussi, ceux-ci portent-ils plus ou moins l'empreinte de la force qui les a fait surgir du sol.

Examinons donc comment ces deux forces, l'une déclinant sans cesse, et l'autre grandissant toujours, se sont contrebalancées jusqu'à ce qu'enfin la force physique venant à manquer, la force intellectuelle prédomine et que l'esprit triomphe de la matière.

Dans l'antiquité, les hommes jouissaient, sans aucun doute d'une force physique plus considérable que celle dont ils peuvent disposer de nos jours, aussi leurs constructions manifestent-elles surtout cette force. Ils aimaient tout ce qui était fort comme eux, tout ce qui pouvait résister longtemps : ils étaient avides de gloire et, sachant, malgré la vigueur physique dont ils jouissaient, que le corps doit périr un jour, ils voulaient au moins que les œuvres de leurs mains subsistent pour conserver leur souvenir et leur nom dans les siècles à venir. C'est là l'esprit et la force qui éclatent dans les édifices anciens.

Plus tard, quand l'humanité aura vieilli, que sa force physique aura baissé et que ses besoins se feront cependant sentir, alors nous la verrons pencher la tête, réfléchir et faire appel à sa force in-

tellectuelle : c'est cette dernière force qui s'est surtout manifestée dans les constructions modernes.

Les plus anciens édifices du monde comme aussi les plus considérables, sont les pyramides d'Égypte. Chacun a entendu parler dès l'enfance de ces constructions fameuses, chacun connaît leur forme qui est celle d'un monument à base carrée, diminuant graduellement, à mesure qu'il s'élève vers le ciel. Chose singulière, quoique les pyramides semblent avoir eu leur berceau en Égypte, où elles ont le plus orgueilleusement élevé leur masse indestructible, on en rencontre cependant dans un grand nombre d'autres pays : en Irlande, en Perse, dans les Indes, en Chine et enfin au Mexique. Comme on a presque obtenu la certitude que ces édifices ne sont que des tombeaux, on peut penser aussi qu'ils étaient, dans l'antiquité qui les éleva, une sorte de symbole mystérieux, attestant que l'homme, une fois mort, son âme doit durer éternellement comme le gigantesque monument qu'elle a conçu.

L'Égypte est le pays où l'on rencontre le plus de ces édifices dont le nom est tellement lié au sien, qu'on ne peut prononcer l'un sans évoquer le souvenir de l'autre. On en compte une quarantaine.

La plus grande et la plus belle des pyramides est celle de Keops ou Cheops, du nom du puissant souverain qui la fit surgir de terre, au temps heureux de sa gloire, dans l'espoir sans doute qu'elle préserverait des atteintes du temps et son corps périssable et son nom fameux.

Elle est située maintenant au milieu d'un vaste désert, et quand on part du Caire, à peine a-t-on quitté les portes de la ville, qu'on aperçoit déjà la pyramide s'élevant majestueusement du milieu des sables dont les vagues furieuses soulevées par le vent du désert n'ont point encore pu, par la suite des siècles, englober sa masse imposante. À mesure qu'on approche, elles semblent s'élever et sortir peu à peu de l'océan de sable qui l'entoure, et sa base se découvrant peu à peu aux yeux du visiteur et s'élargissant de plus en plus, prend d'effroyables proportions. Enfin arrivé au pied, le voyageur s'arrête tout pensif, écrasé, anéanti par la masse énorme, au pied de laquelle il rampe, comme un insecte inconnu. Et alors, sa pensée s'envole malgré lui vers ces temps fabuleux, vers ces glorieuses époques de l'antique Égypte, maintenant éloignées comme un rêve, vers ces générations aujourd'hui disparues, ce peuple de géants qui osa concevoir un pareil colosse et qui surtout put l'accomplir.

Quarante siècles sont passés, et, fantôme d'un autre âge, la pyramide se dresse encore pour en attester la gloire, et comme pour apporter à la puis-

sance des Pharaons le témoignage inébranlable de sa masse de granit.

C'est, à surtout, sous mille nuances diverses, l'impression que produit l'aspect de la grande pyramide et que produisent généralement les édifices anciens qui bénéficient ainsi singulièrement de leur antiquité même dans l'esprit du visiteur, dont ils échauffent tout d'abord l'imagination par les souvenirs lointains qu'ils évoquent au fond de sa pensée.

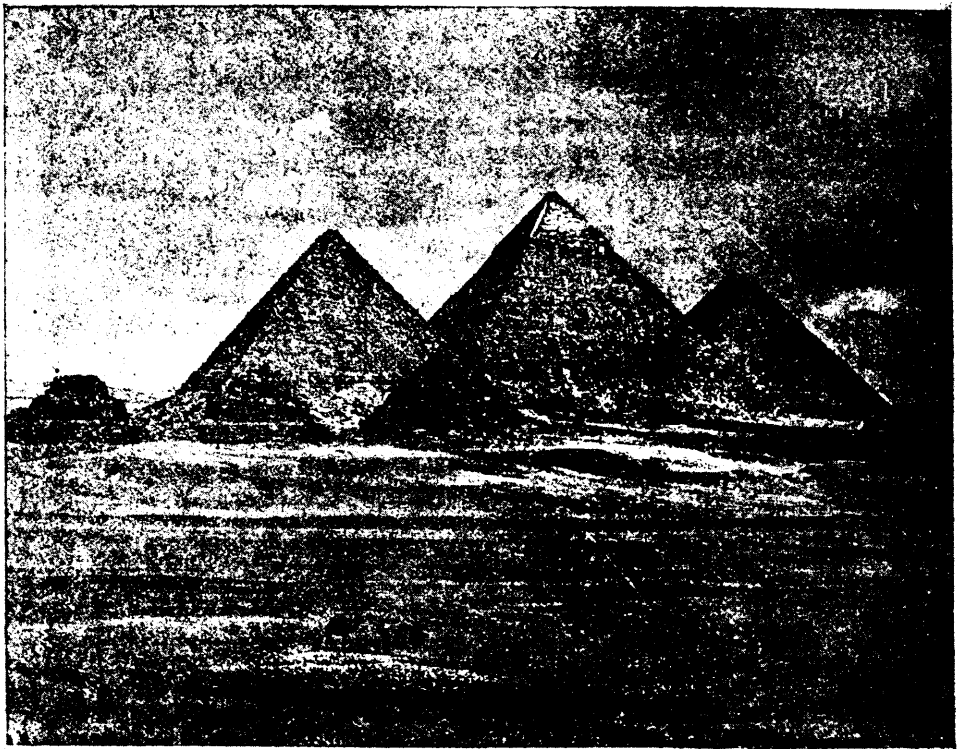
Cependant, prenons maintenant les choses, au point de vue matériel et pratique, et le calcul aidant, faisons-nous une idée de ce qu'est la grande pyramide. En voici tout d'abord les dimensions actuelles. Je dis actuelles, car les sables du désert, poussés par les vents à l'assaut du colosse, ont en partie enseveli sa base énorme de leur impuissante poussière. La pyramide a 455 pieds de haut (138 mètres)—745 de côté (227 mètres) à la base, et son volume représente environ 90,427,034 pieds cubes de matière entassée (2,562,576 m. cub.) c'est-à-dire que si avec cette masse on construisait un mur de un pied d'épaisseur (0 m. 304) et de dix pieds de haut, (3 mètres) ce mur aurait une longueur de 1,703 milles ou 571 lieues (2,757 kilomètres).

L'édifice est formé de blocs de granit considérables de 4 pieds de haut, 5 de large et 12 d'épaisseur.

Ces chiffres donnent une idée du travail prodigieux qu'il a fallu dépenser pour élever une pareille masse.

On accède au sommet de la pyramide en escaladant péniblement des degrés irréguliers qui règnent sur chacune de ses faces et en font une sorte d'escalier de géants. À l'époque de la splendeur de l'édifice, ces degrés n'existaient pas : ils étaient recouverts d'un revêtement en pierres calcaires très dures et soudées par un ciment extrêmement puissant. Un calife arabe, Abd al-Alif, qui avait envoyé des savants étudier les pyramides, et de nos jours le colonel Wyse, envoyé en mission scientifique, reconnurent que ce ciment n'avait entre les pierres que l'épaisseur d'une feuille de papier. Ce revêtement était jadis recouvert d'une foule d'inscriptions qui racontaient sans doute l'histoire de la pyramide et la gloire du roi qui l'avait élevée. Malheureusement, l'ignorance et la force brutale, par la main des barbares, ont détruit ce revêtement et il n'en reste pour ainsi dire plus de trace. Nous verrons, dans le cours de cette étude, que l'ignorance insensée ne s'en tint pas là par la suite des siècles.

Une excursion à l'intérieur de la pyramide est excessivement fatigante. Nous avons vu que le sable a englouti la base de l'édifice, l'entrée a donc disparu depuis longtemps, et l'on est obligé, pour



LES TROIS GRANDES PYRAMIDES

pénétrer à l'intérieur, de s'introduire par une sorte de couloir situé à 14 m. 50 (47 pieds) du sol. Ce couloir n'a guère que trois ou quatre pieds de haut et autant de large. Il faut donc ramper, le dos courbé, les pieds posés de chaque côté d'une profonde crevasse. Renfermée depuis tant de siècles dans ce sépulcre, l'atmosphère qu'on y respire est viciée et fatigante. Enfin, on arrive à une sorte de salle appelée chambre du roi ; c'est là qu'on a trouvé le sarcophage dont les inscriptions ont révélé le nom de Keops comme étant probablement celui du fondateur de l'immense édifice. Toute cette salle est formée de blocs de granit parfaitement polis : le plafond se compose de neuf pierres semblables, qui doivent peser chacune au moins vingt mille kilos (43,000 livres).

J. Chénier

(A suivre)

## LA GUERRE EN ASIE

De nouvelles dépêches annoncent maintenant que non seulement la Chine n'a point demandé la paix au Japon, mais qu'elle serait décidée à continuer la guerre aussi longtemps que possible. D'un autre côté, il paraîtrait que les puissances européennes sont sur le point de faire tenir à Pékin, une conférence internationale dans le but de faire accepter un arbitrage pour le règlement du conflit Sino Japonais.

En attendant, les deux armées ennemies sont en présence sur les rives du fleuve Ya Sou, s'observant avant d'en venir aux mains. Une grande bataille est imminente, sans qu'on puisse dire lequel des deux adversaires l'emportera sur l'autre. A Wei-Hai-Wei, les Chinois ont relevé les vieilles fortifications et en ont construit de nouvelles, qu'ils ont armées de leur mieux, mais si les ouvrages matériels de fortification sont excellents, on ne peut en dire autant des soldats qui sont chargés de les défendre. Ceux-ci sont indifférents, et, abâtardés par les victoires des Japonais, redoutent une attaque subite de ces derniers.

A l'ouverture du parlement Japonais, l'empereur lui-même a exprimé l'espoir de voir bien accueillies les demandes nécessitées par la guerre. Il a déclaré qu'il regrettait que l'arbitration de la Chine eût amené cette déclaration, mais que les opérations militaires étant commencées, le Japon ne pouvait plus s'arrêter que quand il aurait atteint son but.

Les présidents des deux Chambres, en réponse au discours du trône, ont présenté une adresse à l'empereur le remerciant d'avoir porté haut l'étendard du Japon en prenant personnellement la direction de la guerre, direction dont les résultats ont été les victoires japonaises sur terre et sur mer. L'adresse des présidents se termine comme suit : « Votre Majesté considère justement la Chine comme un ennemi de la civilisation, et nous condamnons au désir impérial de débrayer l'obstination barbare de cette race. »

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Ottawa, comme Québec, et peut-être Montréal, aura cet hiver son carnaval.

\* \*

Les nouvelles de Russie sont graves. On dit que le czar est rendu à ses derniers moments. Une grande inquiétude s'est répandue dans toute l'Europe à l'annonce de cette triste nouvelle.

\* \*

Toutes les personnes ayant en leur possession des listes de souscriptions, pour le monument Chénier, sont priées de les retourner, sous le plus

(\*) Mariette.

court délai possible, à M. L.-J. Hérard, trésorier, ou au sous-trésorier, M. G.-A. Damont.

\* \*

Des différentes statistiques, qui ont été publiées jusqu'à ce jour, il résulte que la récolte du blé, en France, a été cette année exceptionnellement abondante. On aurait obtenu environ 125 millions d'hectolitres, alors que la moyenne annuelle des dix dernières années a été de 105 millions.

\* \*

Pendant l'année expirée le 30 juin 1894, pas moins de 31,729 employés de chemins de fer aux Etats-Unis ont été blessés et 2,727 tués sur le coup dans des accidents, montrant une augmentation considérable sur l'année précédente. Durant la même année, le nombre des passagers blessés a été de 5,435, et des tués 4,320.

\* \*

Le cercle Ville-Marie se propose de donner le 23 de ce mois une grande soirée de gala. Grande conférence par M. O'Leary, président du cercle ; musique par MM. Jehin Prume, Ed. Lebel, E. Renaud et Mmes Heynberg et LeBouthillier. On annonce aussi un petit artiste de six ans, M. Emmanuel Letourneau qui ménage, paraît-il, plus d'une surprise à ses auditeurs.

\* \*

Le président Cleveland, dans une proclamation récente, constatant avec satisfaction que les membres de l'Eglise mormonne vivent maintenant en se conformant aux lois américaines ; il accorde une amnistie plénière à tous ceux qui avaient été convaincus de pratiquer la polygamie, et qui avaient encouru, de ce chef, la privation de leurs droits civils.

\* \*

Mgr Satolli est demeuré à Montréal les 15 et 16 de ce mois. Des réceptions ont eu lieu en son honneur à l'archevêché et au séminaire de Saint-Salpice, où a eu lieu une savante discussion théologique. Il a visité les principales institutions religieuses de la ville, et est parti pour Québec, où il a été reçu au Palais Cardinalice, le 18. Sa Grandeur a présidé à la cérémonie du Rosaire à la basilique. Mgr Satolli est parti le 19 de Montréal pour les Etats-Unis.

\* \*

Le programme de l'Opéra Français pour cette semaine comprend deux comédies-vaudevilles et l'opéra comique d'Offenbach, *Mme l'Archiduc*, qui sera joué avec décors nouveaux et costumes neufs spécialement confectionnés pour l'opéra. La direction annonce que les représentations de cette semaine marqueront le début d'une série de spectacles qui devront compter parmi les meilleurs de la saison. Au nombre des opéras en répétition est *Mignon*, d'Ambroise Thomas, que l'on donnera le 8 novembre, avec deux premières chanteuses.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*P. G. R., Lévis.*—Merci pour vos notes historiques qui seront prochainement publiées.

*E. R., Château Richer.*—Nous avons reçu avec plaisir votre travail sur Napoléon. Sera imprimé sous peu.

*D. H., Montréal.*—Impossible de publier votre histoire d'amour. Elle est réellement trop faible.

*H. T., Chicoutimi.*—Votre dernier envoi a été soumis à la rédaction.

*J.-E. P., Lorette.*—Reçu votre sonnet. Le début en est bon, mais il nous est impossible de comprendre le sens du tercet final. Veuillez le rendre plus explicite.

*A. O., Montréal.*—Impossible de publier votre chanson. Autant vaudrait la refaire du commencement à la fin.

## VUES ET PAYSAGES

(Voir gravures)

Nous sommes heureux de reproduire aujourd'hui quelques jolis croquis de voyage que nous a communiqué un jeune artiste canadien, M. J.-B. Lagacé. Comme pourront en juger les connaisseurs, M. Lagacé possède, avec le sentiment artistique des choses, un coup de plume fin et sûr qui donne à ses dessins l'aspect de véritables gravures sur acier. Voici la nomenclature numérotée des différentes vues reproduites dans la page ci-contre :

1, Rivière Chateauguay ; 2, Laprairie ; 3, Ste-Catherine ouest (Montréal) ; 4, Le lac de Belœil ; 5, Coteau Saint-Louis (Montréal) ; 6, Québec ; 7, Verdun (Montréal) ; 8, Montagne Saint-Hilaire ; 9, Au pied de la montagne (Montréal) ; 10, Petit pont sur le chemin de Chateauguay ; 11, Vieux mur de l'église de l'Île Perrot ; 12, Bauharnois ; 13, Rivière Sainte-Thérèse ; 14, Ruines sur les bord du Chateauguay ; 15, Coup d'œil sur le lac des Deux-Montagnes ; 16, Sur le chemin de Saint-Timothée ; 17, Le cap Leveault (Québec).

## FOUDROYE PAR L'ÉLECTRICITÉ

(Voir gravure)

Le jeudi 11 courant, un M. Deguire, demeurant rue Saint-Jacques, près de la barrière de Saint-Henri, se rendait à son travail vers 8½ heures du matin quand, au coin des rues Saint-Jacques et Atwater, il aperçut deux fils de fer brisés pendant d'un poteau sur le trottoir. Ignorant du danger qu'il courait, il saisit l'un des fils et l'enroula autour du poteau, puis il se baissa pour prendre le deuxième. Mais ce dernier était chargé d'électricité, et à peine eut-il mis la main dessus qu'il tomba foudroyé sur le sol.

La police le transporta en voiture de patrouille. On essaya alors de le ramener à la vie, mais tout fut inutile : le malheureux avait été tué sur-le-champ.

On ne saurait encore dire sur qui retombe la responsabilité de l'accident. Le fil appartenait au système d'alarme de la police et ne condamnait qu'un faible courant, incapable de causer aucun accident, mais, en se brisant, il était tombé sur d'autres fils chargés d'un courant de 2 000 volts et destiné à produire la lumière électrique ; le terrible flaque a donc suivi le nouveau fil et a pu ainsi foudroyer le malheureux.

Deguire était âgé de vingt-cinq ans et marié depuis le printemps dernier.

## PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

### LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—R. A. Lesage, 1128, rue Saint-Laurent ; I. M. Soly, 1949, rue Notre-Dame ; Jos. Dussereault, 805, rue Saint-Dominique ; Ernest Digneault, 18, rue Sainte-Julie ; Dlle Alice Bilodeau, 87, rue Vitry ; R. S. Simard, 352, rue Saint-André ; Chs Bériard, 624, rue Sanguinet ; J. A. Hébert, 1894, rue Saint-Jacques ; D. Normand, 618, rue Drolet ; Dlle Céline Gagnon, 18, rue Albina ; D. Martin, 1311, rue Notre-Dame ; Arthur Langelier, 1572, rue Notre-Dame ; Wm Labrecque, 462A, avenue Laval.

Québec.—A. D. L'Abbé, 335, rue St-Valier, St-Roch ; Eugène Paquet, 57, rue St-Joseph, St-Roch ; Aurélien Auger, 188, rue Richelieu ; Zéphirin Boucher, 27, rue Notre-Dame des Anges, St-Roch ; Mlle Marie Bédard, 418, rue St-Vaier, St-Roch ; Emile Lauzier, 252, rue du Roi, St-Roch.

Jeune Lorette, Québec.—Auger Bisson.

Saint-Henri de Montréal.—H. Duriez, 143, rue Sainte-Emélie ; J. N. Morin, 96, rue Saint-Ferdinand.

Trois-Rivières.—J. L. Durand, 23, rue du Platon.

Ste-Rose.—J.-B. Ouimet.

Farnham.—J. S. Poulin.

Thetford Mines.—Mme L. Laliberté.

St-Lin.—Albert Lafortune.

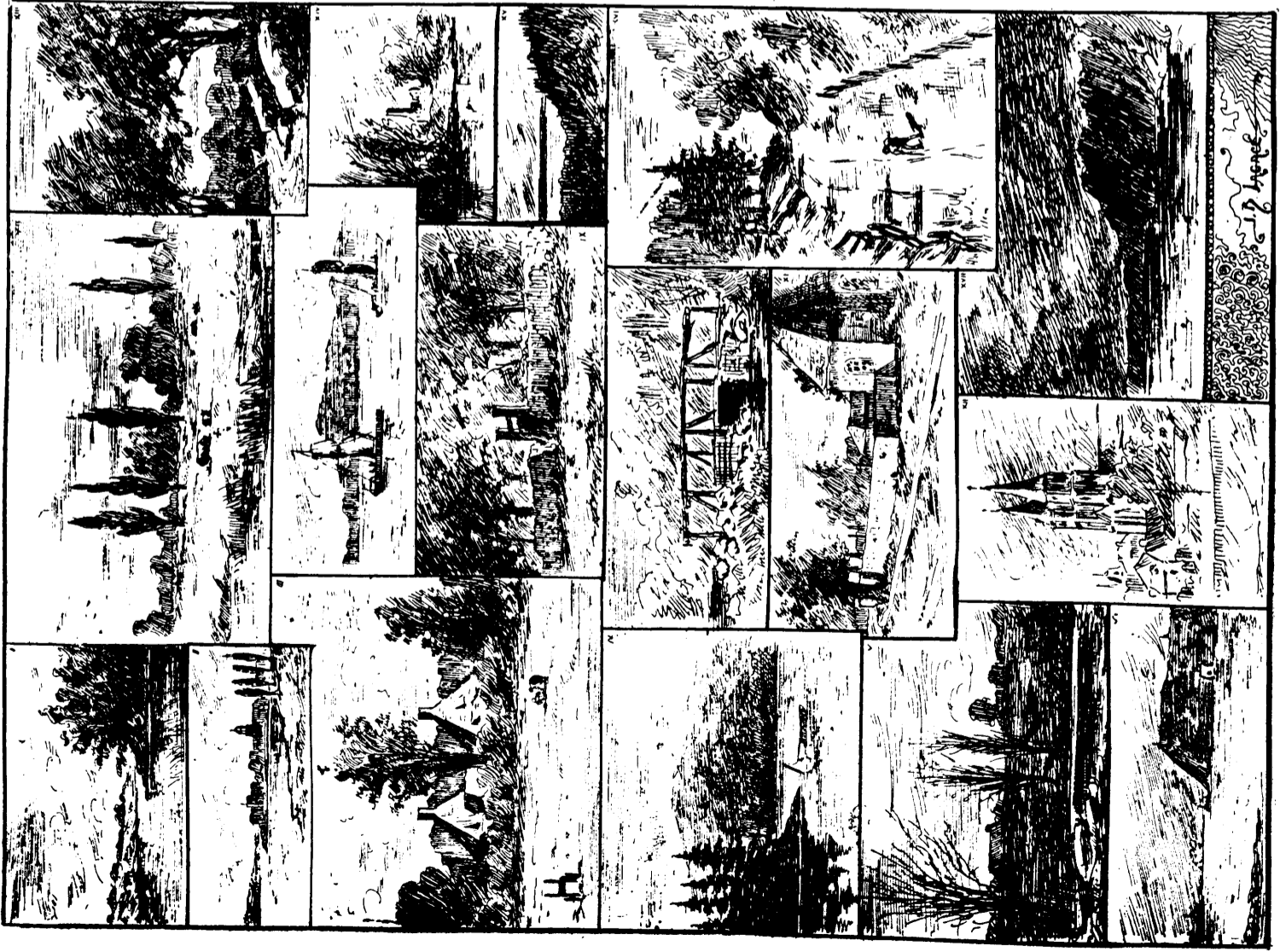
St-Jérôme.—Téléphore Lortie.

Sandy Bay, Matane.—L. N. DesRosiers.

Lawrence, Mass.—André Généreux.

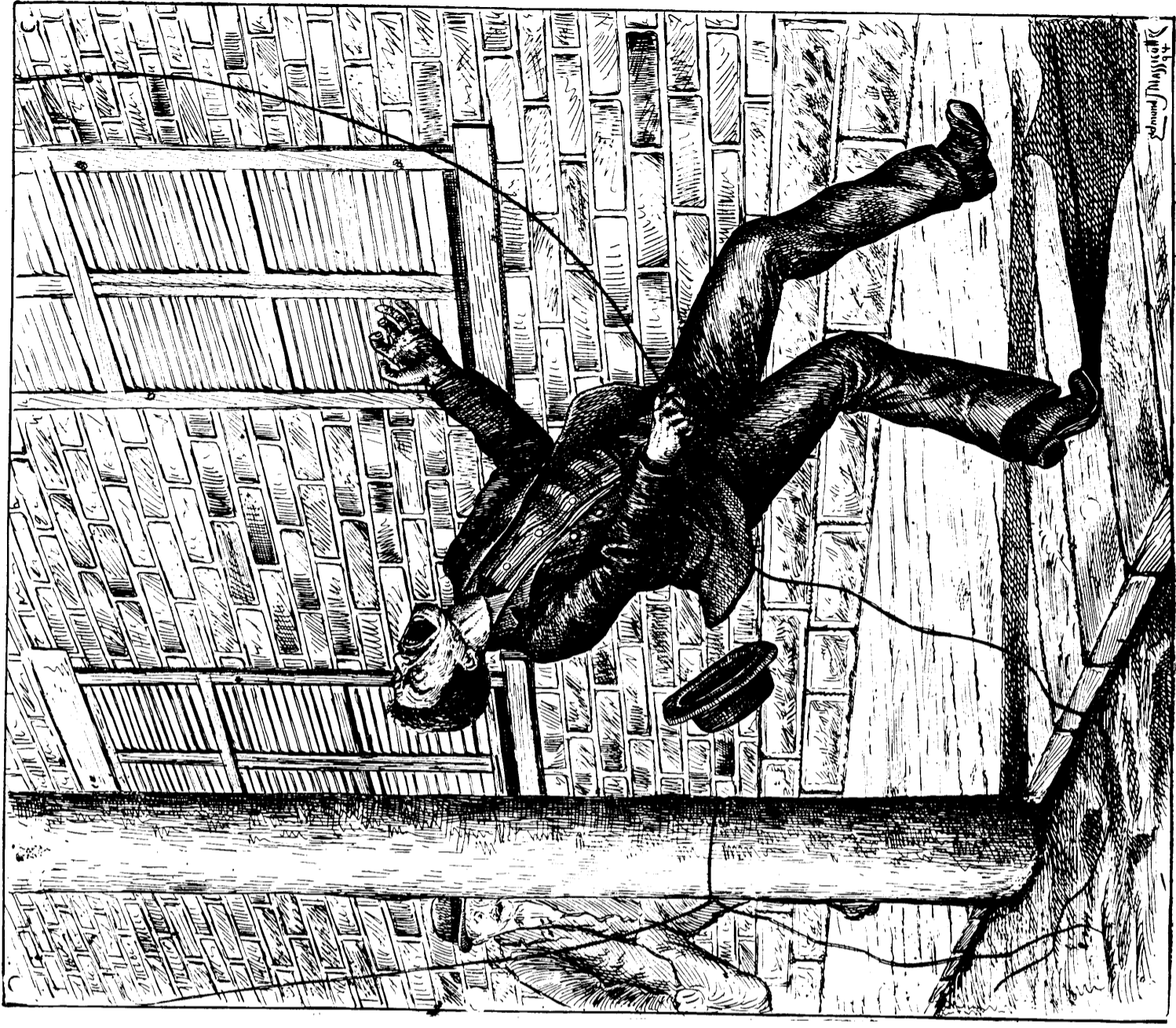


LA GUERRE ENTRE LA CHINE ET LE JAPON. — BATAILLE NAVALE DE YALU



VUES ET PAYSAGES CANADIENS—(Dessins de J.-B. Legacé)

A TRAVERS LE CANADA



ST-HENRI.— M. DEGUIRE FOUROYÉ PAR L'ÉLECTRICITÉ.— (Dessin de Ed.-J. Massicotte)





## LA MARÉE

Sur les vivants, bêtes et plantes.  
Qu'ont lassés les feux du soleil,  
De ses urnes sombres et lentes  
Le soir épanche le sommeil.

Le vent tombe, mourante haleine  
Où semble expirer un secret ;  
Tout dort sur le mont, dans la plaine,  
Et sous l'immobile forêt.

Le ciel et la mer se regardent.  
Seuls vibrent à travers la nuit  
Les traits d'or que les astres dardent,  
Seules les vagues font leur bruit ;

Au roc poli comme une armure  
Par leur âpre et fougueux assaut  
Elle se heurtent. Leur murmure  
Trouble le silence d'en haut.

—“ Toutes les lèvres sont fermées,  
Dit la mer, tous les yeux sont clos ;  
Aux douleurs par l'oubli charmées,  
Grand ciel, tu verses ton repos.

Mais, moi, je veille et me lamente,  
Moi seule, tu ne m'en lors pas ;  
Un fo- et invisible tourmente,  
Mes flots éternellement las ;

Parmi les pines innombrables  
Qui font de ce monde un enfer,  
En vois-tu qui soient comparables  
Aux tourments qu'endure la mer ? ”

Des tempêtes et des désastres,  
De tous les maux d'en bas témoin,  
Le ciel, sublime océan d'astres,  
Entendant cet appel au loin,

Répond : “ Ton sort n'est point le pire !  
Plains la race au rêve anxieux  
Dont le front à m'atteindre aspire,  
Et qui rampe en levant les yeux ;

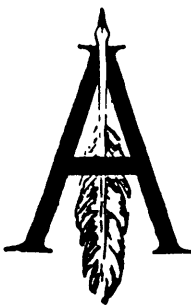
Plains, ô mer, plains la race humaine  
Au bras si frêle et si petit !  
Ta masse, en se ridant à peine,  
Brise son œuvre et l'engloutit.

Moins vains sont tes bruyants tumultes  
Que ses guerres et ses discours  
Pour des frontières et des cultes,  
Qu'elle change et défend toujours.

Vous êtes captives ensemble ;  
Son malaise est pareil au tien,  
Et son élan vers moi ressemble  
A ton élan quotidien.”

SULLY-PRUDHOMME.

## DANS LES NUAGES ET AU-DELA



LANGUI par une journée passée  
dans une engourdissante oisiveté et ressentant le besoin de me délasser, je me dirigeai, un soir du mois d'août dernier, vers la place Saint-Louis, où j'ai la fréquente habitude de me rendre lorsque je veux respirer librement et abondamment un air pur et imprégné des parfums de la nature.

Après un quart d'heure de perquisition et d'attente, je finis par trouver une place sur un banc occupé déjà en partie par un couple jeune et d'apparence distinguée.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que c'étaient deux amoureux. Ils étaient là, silencieux et visiblement émus, jetant de temps en temps un regard furtif l'un sur l'autre, et plus éloquents dans leur silence qu'ils n'auraient pu l'être en se faisant les plus doux aveux et les serments les plus tendres. Ils semblaient ne s'être pas aperçus de mon arrivée, tant ils étaient absorbés par leur mélancolique méditation.

Et moi, le solitaire, l'oublié, j'étais là, en apparence indifférent, mais les observant avec intérêt et enviant leur bonheur.

Quoi de plus doux, pensais-je, alors qu'on est encore à l'âge des illusions, que de sentir près de soi l'être aimé et, subissant, en présence du firmament constellé d'astres innombrables et resplendissants, le charme mystérieux de la nuit ; entouré de monde qui va, vient, parle et rit autour de soi, de ne voir rien que l'objet de son amour, de n'entendre rien que la voix de son cœur ! Est-il volé comparable à celle-là !

Comme je philosophais encore dans ce sens, le couple se leva, s'éloigna et disparut dans la demi-obscurité causée par l'ombre des arbres qui bordaient le chemin. Le bras de la jeune fille était passé sous celui de son compagnon qui traçait avec sa canne, tout en marchant, des caractères dans le sable de l'allée, sans songer que le vent qui soufflait alors devait les effacer aussitôt, comme plus tard, hélas ! l'oubli devait peut-être effacer les traces de cette soirée si délicieuse, le laissant, suivant l'expression du poète, épouvanté d'avoir cru vivre heureux.

\* \*

Demeuré seul, je ne tardai pas à me livrer moi-même à la mélancolie, et quand je me mis à contempler les étoiles qui, ce soir-là, scintillaient et brillaient d'un éclat merveilleux, une douce rêverie s'empara de moi.

Mon regard parcourait lentement la voûte céleste, tâchant d'y découvrir Mars, qui est si fort à la mode depuis quelque temps. Un astre plus brillant que les autres que j'aperçus au loin, tout à l'horizon, me parut être celui que je cherchais.

Aussitôt, la folle qui loge dans mon cerveau et qui a nom l'Imagination commença à trotter et une foule d'idées étranges et bizarres m'envahirent.

Ainsi, me disais-je, c'est bien et irréfutablement prouvé, Mars, cette vieille planète qui végète depuis si longtemps dans l'espace infini, est habitée. Il y a, dans ce globe qui nous avait paru jusqu'ici être un astre ordinaire, des êtres vivants et pensants, des hommes, des femmes, que sais-je ?

\* \*

Tout le monde savait déjà depuis longtemps qu'il y avait des montagnes, des lacs, et même un petit bonhomme dans la lune. Mais de là à croire qu'il y avait toute une création, toute une population dans Mars, il y avait loin.

Quant à moi, j'ai toujours eu un faible pour l'hypothèse de la pluralité des mondes ; mais c'était chez moi une croyance vague, innée plutôt que raisonnée ; elle n'était basée sur aucune donnée scientifique, sur aucune preuve matérielle, sur rien enfin.

Mais voici que nos savants, auprès de qui tous les savants de l'antiquité n'étaient que de la Saint-Jean, viennent de découvrir et d'affirmer d'une manière positive que ce qui, jusqu'à ce jour, n'était qu'une hypothèse, une théorie, est devenu une réalité incontestable.

Car il n'y a pas à dire, le doute n'est plus permis. Nos astronomes viennent d'apercevoir sur la surface de la planète des taches lumineuses qui ne peuvent être autre chose que des réponses aux signaux du même genre dirigés sur Mars par eux, nos astronomes, il y a quelques années.

La preuve est évidente, certaine, palpable. Il est vrai que des envieux ont prétendu que des savants de toutes les époques ont déjà remarqué ces mêmes taches sur le disque de Mars, mais il n'en faut rien croire : ce doit être là l'œuvre de la jalousie.

\* \*

Mais moi, ce qui m'étonne, ce n'est pas tant le fait de l'existence certaine des Marsiens que de constater à quel point leur intelligence est développée et leur science perfectionnée.

Songez y donc ! Il leur a fallu d'abord comprendre ces signes que nous leur faisons, et ensuite pouvoir y répondre de la même manière. Il faut, pour cela, qu'ils aussi se soient livrés à l'étude de l'astronomie en général et de notre planète en particulier, et qu'ils se soient doutés qu'elle fût

habitée par des êtres intelligents. Il faut aussi qu'ils connaissent l'électricité et qu'ils sachent, comme nous, l'appliquer à leurs besoins. Qui sait ! Copernic et Edison ne sont peut-être que des enfants à côté de leurs savants !

\* \*

Il reste encore, toutefois, des choses très importantes à déterminer.

Comment sont faits les habitants de là-haut ? Sont-ils doués de la même organisation physique et organique que nous ? Ont-ils, comme nous, deux pieds, deux mains, deux yeux ? Mangent-ils comme nous ? Parlent-ils comme nous ?

Et si les Marsiens diffèrent des habitants de la terre par leur organisme et par leurs besoins, comment sont-ils constitués ?

N'y aurait-il, par hasard, dans ce monde fin-de-siècle, qu'un sexe neutre, ou plutôt hermaphrodite, que le soleil, pour satisfaire aux lois de la nature dans cette atmosphère différente de la nôtre et propager ces êtres étranges, féconderait de sa chaleur bienfaisante et toute-puissante ? Alors, ces êtres seraient condamnés à une solitude perpétuelle. Les doux tête-à-tête comme celui dont je venais d'être témoin leur seraient inconnus. Je suppose que, dans ces conditions, une amitié parfaite suffirait aux besoins d'épanchement de leur cœur et rendrait le bonheur possible dans cette planète privilégiée. Là, pas de jalousie, pas de querelles de ménage, pas d'infidélités possibles, et surtout, ô dieux immortels ! pas de belles-mères !!!

C'est peut-être là le paradis décrit dans le Coran, peuplé de houris aux yeux noirs, éblouissantes de beauté, à la jeunesse et au sourire perpétuels, promises par Mahomet aux observateurs de sa loi et si ardemment convoitées par eux ! ou le séjour de ces êtres diaphanes à demi parfaits et presque immatériels rêvés par des imaginations poétiques et fécondes, vivant sans manger, s'abreuvant d'air pur, se couvrant de lumière et d'une nature si fragile, que le seul effleurement d'un être humain le ferait, tel qu'une sensitive qui se replie sur elle-même au moindre attouchement, se faner, tomber et mourir.

Il pourrait encore se faire que Mars fût l'un de ces mondes plus purs que le nôtre où, suivant Pythagore et d'autres philosophes de l'antiquité, notre âme, unie à la matière terrestre en punition de quelque faute antérieure à cette vie, doit transmigrer après la mort, si elle a mérité cette promotion par sa vertu, pour aller ensuite dans un monde supérieur et s'élever ainsi jusqu'à ce que, purifiée enfin, elle puisse atteindre jusqu'à Dieu pour jouir d'un bonheur inaltérable et sans fin.

\* \*

Et comment se gouvernent-ils, les Marsiens ? Obéissent-ils à des empereurs, à des rois ; ou jouissent-ils, sous un gouvernement républicain modèle, des bienfaits de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, mots magiques qui sont la base et la raison d'être de toute institution démocratique ?

Y aurait-il dans ce monde lointain et intéressant, sous des noms différents, des Chinois et des Japonais qui se font la guerre sans savoir pourquoi, des Prussiens et des Français qui se montrent les dents, des Anglais qui volent des contrées entières sous prétexte de civiliser leurs habitants et qui exterminent ces derniers pour leur apprendre à vivre ? Enfin, sont-ils divisés en races et en nations diverses comme les habitants de notre globe ? Et les différents pays qui couvrent la croûte marsienne produisent-ils des savants qui meurent de faim, des artistes qui végètent, des poètes qui mendient, des philosophes qui trompent les hommes, des millionnaires qui oppriment les malheureux, des anarchistes qui tuent au nom de l'humanité ...

Comme on le voit, il reste encore beaucoup de points à éclaircir et voilà autant de questions que nos savants devront résoudre maintenant qu'ils ont éveillé la curiosité universelle ; car on ne leur permettra pas de s'arrêter en si beau chemin.

\* \*

Ainsi préoccupé de ces réflexions, mon esprit était comme détaché des choses de la terre et le temps faisait sans que je m'en aperçusse. Quand,

enfin, je jetai les yeux autour de moi je vis que j'étais seul. Je me levai et pris la direction de ma demeure en continuant à me poser des questions qui restaient toujours sans réponses.

Et voici qu'aujourd'hui ces mêmes pensées me reviennent et je crois devoir en faire part à ceux qui, comme moi, aiment à dissertar sur les choses de l'au-delà.

Mais je ne puis m'empêcher de trouver une grande présomption chez ceux qui veulent scruter les secrets de Dieu et, nouveaux Prométhées, cherchent à lui ravir la solution de ces mystères insondables de l'infini, qu'un voile doit toujours couvrir aux yeux de notre faible humanité.

Et cependant, le Créateur permet quelquefois à sa créature de soulever un coin de ce voile, afin de l'amener par les lumières de sa propre intelligence, à connaître Celui par qui toutes choses existent. Malheur à celui qui connaît et qui voit les merveilles de la création sans remonter à la source de toute science et de toute beauté !

*Joseph Henne*

### SOUS LE TUNNEL

Aux sons harmonieux de l'orgue, précédée des deux suisses chamarrés d'or qui, la hallebarbe au poing, marchaient à pas comptés, mademoiselle Edmée Montigny s'avancait au bras de son père dans la grande nef de l'église de la Trinité.

Tous les fronts s'inclinaient sur son passage, et, gentiment, elle rendait le salut, très émue, mais charmante sous son voile de tulle blanc.

— Notre petite mariée est vraiment ravissante, dit une jeune dame à sa voisine, quand le cortège eut pris place dans le chœur. Cette toilette lui sied à ravir...

— Oai, les fleurs d'oranger piquées au corsage et semées sur la robe produisent un gracieux effet.

— Savez-vous comment s'est fait le mariage ?

— Non ; mais vous, sa cousine, vous devez être au courant de l'histoire.

— Certes ; du reste, elle est assez étrange et la voici :

« A la gare Saint-Lazare, le dernier dimanche de janvier, par une belle journée tout ensoleillée, d'autant plus agréable que nous sortirons de ce vilain hiver, monsieur et madame Montigny et leur fille, la jolie bonde qui vient de passer devant nous, prirent place dans un compartiment de seconde classe, pour se rendre au Jardin d'acclimatation.

« Trois personnes occupaient déjà les banquettes ; une vieille dame et deux jeunes gens. Les voyageurs à peine installés, le train s'ébranla dans la direction du Bois de Boulogne.

« Une fois engagé sous le tunnel des Batignolles, l'obscurité devint complète et, au moment où on s'y attendait le moins, trois gros baisers sonores retentirent à deux reprises différentes !

« Quand les wagons reparurent à la lumière, Edmée était rouge comme une pivoine, et son voisin de droite, gentil garçon, à la tournure élégante et à la mise soignée, paraissait singulièrement embarrassé.

« Monsieur Montigny le toisa d'un regard courroucé, et le malaise visible du pauvre monsieur n'était pas de nature à calmer la colère que le père de famille sentait gronder dans son sein.

« Tout le monde descendit à l'avenue du Bois de Boulogne. En franchissant la porte de sortie, monsieur Montigny toucha du doigt l'épaule du jeune homme et lui dit :

— « Votre nom, s'il vous plaît !

— « Pourquoi cette demande ?

— « Je désire le connaître... »

— « Jules Salverre.

— « M. Jules Salverre, vous êtes un insolent... »

— « Monsieur !... »

— « Et vous méritez une correction pour votre inconvenance... »

« Ces mots à peine prononcés, sa main s'abattit retentissante sur la joue de M. Salverre.

« Les dames, très émuës, intervinrent aussitôt. Leur présence eut le don de calmer les adversaires, et, sans autre altercation, ces messieurs échangeèrent leurs cartes.

« Un témoin, le second jeune homme du compartiment avait assisté à cette scène.

« D'abord stupéfait de l'incident, devant ces conséquences éventuelles, il n'hésita pas à intervenir.

— « Monsieur, dit-il en s'adressant à M. Montigny, vous venez de commettre une déplorable erreur... Vous avez imputé, à tort, à un innocent la plaisanterie, d'un goût douteux, dont je me suis rendu coupable au passage du tunnel... »

— « Vous, monsieur ? »

— « Parfaitement. Je n'ai su résister au malin plaisir de jouer ma mauvaise farce, en laissant planer le soupçon que l'un de nous avait été assez osé pour mettre à profit l'obscurité et embrasser mademoiselle... Il n'en est rien, car j'ai simplement imité sur ma main, à deux reprises différentes, le bruit de trois baisers... Demandez à mademoiselle si elle a senti le moindre contact des lèvres sur ses joues... Croyez-moi, monsieur, je vous dis la vérité... Je ne cherche à disculper personne et je ne connais même pas le jeune homme que vous venez d'insulter si gravement... Mais il est de mon devoir d'honnête garçon d'endosser toute la responsabilité de ma gaminerie... Voici mon adresse, ajouta-t-il en saluant et en tendant sa carte.

« Monsieur Montigny y jeta rapidement les yeux et lut.

PAUL LEBLANC

Artiste peintre

ÉLÈVE DE GÉROME

147, rue de Rome.

« Si mon cousin Montigny est d'un caractère vif et bouillant, il sait également reconnaître ses torts. Cela, du reste, prouve un esprit droit et bien équilibré.

« Ah ! sa résolution fut vite prise. En rentrant à Paris, dès le soir même, il se présenta chez monsieur Salverre, lui expliqua le quiproquo et lui présenta ses excuses. Acceptées sans difficulté, les deux hommes firent les premiers à rire de cette acie d'atelier.

« Pour bien accentuer la réconciliation, mon cousin crut devoir inviter monsieur Salverre à venir dîner chez lui le jeudi suivant et l'ingénieur, — car il sort de l'École Centrale, — se montra d'excellente composition et fut exact au rendez-vous.

« Que vous dirai-je de plus ? Les charmes d'Edmée exercèrent leur fascination sur le cœur du jeune homme. Il s'éprit de plus en plus de mademoiselle Montigny. Ses superbes yeux noirs et sa bouche mutine, troublant son sommeil, il la demanda en mariage, et, comme il appartient à une très honorable famille, et jouit d'une grande aisance, qu'il est aimé d'Edmée, les parents ont donné avec bonheur leur consentement.

« Sans le baiser du rapin, simulé avec un art infini sous le tunnel, aujourd'hui nous n'assistions pas aux noces de mademoiselle Montigny ; car il y a gros à parier que les jeunes gens ne seraient jamais connus. »

— Très heureuse conclusion... Mais, dites-moi, dans cette histoire, qu'est devenu M. Paul Leblanc ?

— Regardez en face de vous... Oui... Ce garçon d'honneur, à l'œil éveillé et rieur, à la moustache en croc, irréprochable dans sa tenue... »

— C'est lui ?

— Parfaitement... Sa place n'était-elle pas désignée à l'avance.

— En effet, il devait nécessairement assister à la fête... »

— Eh !... Eh !... Qui sait si sa jolie demoiselle d'honneur, l'espiègle blanche et rose, qui s'appuyait tout à l'heure si gracieusement sur son bras, ne lui inspirera pas, à son tour, des idées matrimoniales ?

— Dame ! cela ferait un beau coup double !

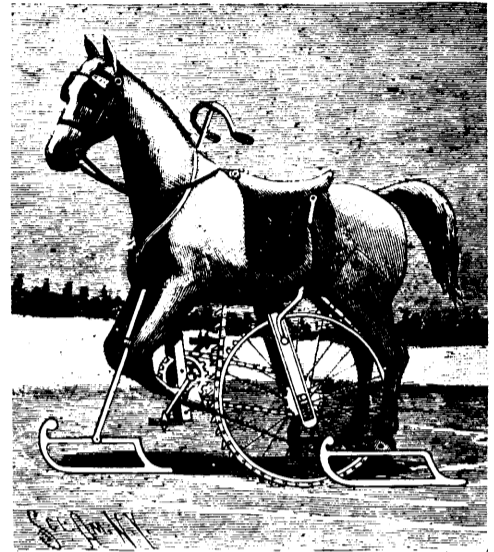
HENRI DATIN.

Un grand bonheur passé est comme une lumière dont le reflet se prolonge sur les espaces mêmes qu'il n'éclaire plus.—FR. GUIZOT.

### NOUVEAU VELOCIPÈDE

UN VÉLOCIPÈDE FONCTIONNANT SUR LA NEIGE ET LA GLACE

Cette machine, inventée par M. Samuel Young, est faite de préférence dans la forme indiquée par notre gravure, quoique elle puisse être construite simplement comme un bi-cycle ordinaire. Comme on le voit, les jambes de devant supportent les pédales et celles de derrière, qui peuvent se démonter, sont appuyées sur des patins. Le gouvernail se trouve formé par une barre de fer qui, fixée à un patin, passe à travers le poitrail du cheval et se termine par des poignées. Entre les jambes de



Vélocipède pour la glace et la neige

devant est un support en U, qui soutient une roue dentée celle-ci, au moyen d'une chaîne, transmet le mouvement à une grande roue qui fait fonctionner elle-même une autre chaîne dont les dents pointues s'enfoncent dans la glace ou la neige durcie, où elles prennent leur point d'appui pour faire avancer la machine. Des chaînes relient les patins de derrière aux jambes de devant.

Pour toutes informations plus détaillées on peut s'adresser à M. Samuel Young ou M. Michael A. Powers, Ontonagon, Mich. (E.-U.)

### QUESTIONS

Pourquoi les frileux font-ils un mauvais calcul en se lavant à l'eau chaude pendant l'hiver ?

Tout le monde a pu remarquer qu'on a plus froid, l'hiver, après un lavage à l'eau chaude qu'après un lavage à l'eau froide. Plusieurs raisons peuvent être données pour expliquer ce fait.

1<sup>o</sup> Une première cause est toute mécanique. Quand on se lave à l'eau froide, au premier contact, le sang se retire des capillaires superficiels de la face, et l'on éprouve le besoin de frotter énergiquement pour rétablir la circulation : d'où une réaction violente qui élève la température des parties lavées. Avec l'eau chaude, il n'en est pas de même, la friction est bien moins énergique.

2<sup>o</sup> Tout liquide qui s'évapore prend de la chaleur aux corps environnants, et le refroidissement qui en résulte est d'autant plus grand que l'évaporation est plus rapide. Mais l'eau chaude s'évapore beaucoup plus vite que l'eau froide, par conséquent, le froid produit par l'évaporation brusque de l'eau chaude sur la peau est beaucoup plus grand que celui qui est occasionné par l'évaporation presque insensible de l'eau froide.

3<sup>o</sup> Il y a lieu de tenir compte aussi du phénomène de contraste qui, après un contact avec un corps chaud, nous fait trouver l'air ambiant plus froid.

Qui ne veut passer des heures agréables en lisant les *Lettres d'un étudiant*. Les longues soirées sont maintenant arrivées, empresses-vous de l'acheter. Prix : 10 cents. G.-A. & W. Damont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine.



### LA LETTRE DE BÉBÉ

Un soir, il entendit, près de sa Jeanne morte,  
Les sanglots de sa mère ; et, depuis, rien n'emporte  
Ce triste souvenir de l'éternel adieu  
Toujours là, dans son cœur, écrit en traits de feu.

Pour consoler sa mère, un jour Bébé lui porte  
Une lettre charmante écrite de la sorte :  
" A ma petite sœur Jeanne, chez le bon Dieu,  
Au ciel." Et le bonheur brille dans son œil bleu !

Maman, ne pleure plus, écoute mes projets ;  
Tu vois bien cette lettre ? Eh bien, moi je le sais,  
Jeanne va revenir... tu sais bien qu'elle t'aime !

Pour qu'elle pût répondre à cet appel suprême,  
Il fallait le porter. Hélas ! trois jours après  
Bébé ferma les yeux et le porta lui-même !!!

CHOMETON.

### LA LEÇON DE DANSE

Rien ne vaut, pour bien dormir, une petite séance  
de gymnastique.

C'est ainsi que l'entendaient Lillie et Mimie,  
deux sœurs jumelles, qui, vêtues de leur grande  
chemise de nuit, les pieds nus sur le tapis de four-  
rare, devant la cheminée, dansent une gigue, au  
mouvement rapide et vif, pendant que leur maman  
bat la mesure avec ses mains.

Elles sont si contentes de danser, ces deux fillet-  
tes, qu'elles voudraient allonger indéfiniment la  
veillée, et quand la maman s'arrête de taper dans  
ses mains et dit :—Allons ! assez... il faut se  
mettre au lit, elles ripostent d'une seule voix :



— Oh ! maman ! pas encore... nos pieds ne  
sont pas réchauffés.

Et la maman cède parce qu'elle sait bien que  
cette agitation est un signe de santé, puisqu'elle  
est prise d'inquiétude aussitôt qu'elle les voit moins  
remuantes, se demandant avec effroi si ce calme  
n'est pas un signe d'indisposition.

Aussi, dansez, petites filles. Tout à l'heure,  
quand vos petons roses seront brûlants vous vous  
blottirez dans le lit et dormirez comme deux cail-  
les et votre maman aussi aura un bon sommeil, en  
vous voyant si bien portantes, si vives et si gaies.

### EN PÉNITENCE

L'étude de l'enfant est la plus variée de celles  
qui s'offrent à l'artiste. Son extrême mobilité, et  
par-dessus tout la spontanéité de ses impressions  
sont une source d'observations inépuisables. Tout  
l'éminent, et toute émotion chez lui se traduit par  
une expression où sa petite âme paraît sans réserve.  
Le regarder vivre est une joie. Aussi nous appa-

rait-il comme un personnage fort important, autour  
duquel s'épanouit l'orgueil du père et chantent les  
affections de la mère. Son premier mot et sa  
première dent sont des événements d'ordre supé-  
rieur : le reste est sans intérêt à côté des pages de  
l'histoire familiale où s'inscrivent les dates de ces  
deux faits.

Environné de ces sollicitudes, l'enfant prend un  
relief extraordinaire. Le tableau de Mlle Char-  
deron l'eût bien symbolisé, s'il ne l'avait spirituel-  
lement détourné dans un autre sens. Cette colonne  
pouvait être un piédestal. Il est vrai que son lus-  
tre de porphyre soigneusement poli est loin de tra-  
duire dans son expression intégrale la splendeur  
du socle sur lequel toute mère voit se dresser triom-  
phalement la figure de son enfant.

Tel quel, il n'en offre pas moins l'avantage de  
donner une image du rêve maternel.



EN PÉNITENCE—Peinture de Mlle Charderon

Pour cette fillette, c'est autre chose, le piédes-  
tal la gêne, parce qu'il l'isole, et là est la pénitence.  
Elle n'y est plus à portée de ses jouets ; tout mou-  
vement lui est interdit, et pour un instant, elle  
est éloignée des caresses qui viennent la trouver à  
tout propos. Son chagrin ne va pas jusqu'aux  
larmes ; il s'arrête à la moue qui est une grâce, et  
qui indique un commencement de réflexion. Les  
premières fois qu'elle a subi ce châtement, elle a  
jeté les hauts cris ; son désespoir faisait peine à  
voir. Mais avec l'habitude il s'est atténué. Bientôt  
elle apprendra à descendre de la colonne, et il  
faudra inventer de nouvelles pénitences pour punir  
ses méfaits autrement qu'avec des baisers.

Il faudra découvrir un autre moyen de l'isoler ;  
car l'isolement est la grande peine des enfants.  
Dès que semble s'écartier l'enveloppe de tendresse  
qui les réchauffe et les soutient, ils ont l'angoisse  
de leur faiblesse. C'est un reste de cette anxiété  
qui obscurcit les yeux de la fillette du tableau de  
Mlle Charderon. La nuance de tristesse qu'elle  
emporte est assez mince ; et le doigt dans la bou-  
che est plutôt un geste de rêverie. Cette gra-  
cieuse composition n'est pas la première que Mlle  
Charderon consacre aux enfants. D'autres œu-  
vres ont déjà témoigné de l'esprit d'observation  
qu'elle apporte dans cette étude difficile, mais  
riante et variée.

MAB-YANN.

### LA PRIÈRE DES ENFANTS

Saint Philippe de Néri se servait des enfants  
pour assurer le succès de ses retraites et vaincre  
toutes les résistances.

Quand les pécheurs résistaient au zèle de ses  
prédications, il allait, une clochette à la main, ap-  
peler les enfants à la prière ; puis, agenouillé avec  
eux devant le Saint Sacrement, il leur faisait dire :  
" Jésus, mon Sauveur, ayez pitié des pauvres pé-  
cheurs." Il appelait les enfants ses *aides-de-camp*  
pour la conversion des pécheurs.

Saint François-Xavier, saint Vincent de Paul,  
saint François de Sales et une foule d'autres fai-  
saient la même chose.

— Mais, disait un jour un père de famille à un  
prêtre, vous parlez de l'excellence de la prière des  
petits enfants... ils ne savent pas ce qu'ils  
disent....

— Ah ! monsieur, lui fut-il répondu, si cet en-  
fant qui joue à vos pieds venait, un bouquet à la  
main, vous débiter, le jour de votre fête, quelque  
compliment enseigné par sa mère, dites, n'en seriez-  
vous pas touché ?

La réponse du père est facile à deviner.

Le service de ces aides-de-camp n'est-il pas con-  
sidéré trop souvent comme inutile ?

### LA GRAMMAIRE DE PIERROT

#### LES EXPRESSIONS A DEUX SENS

Voici encore des expressions à deux sens :

Quel mauvais air on respire ici ! s'écrie Pierrot  
en se bouchant le nez et en s'enfuyant à toutes  
jambes.

En effet, cela ne sent pas bon et vous en diriez  
autant à sa place.

Quel air mauvais a cet autre Pierrot, avec ses  
habits en guenilles, ses souliers en savates, son bâ-  
ton à la main et cette expression méchante sur la  
figure !

C'est bien drôle : la première fois j'ai dit :

— Quel mauvais air !

Et la seconde fois :

— Quel air mauvais !

Ce sont les mêmes mots et cependant ce n'est  
pas du tout la même chose.

Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre  
jour de la différence qu'il y avait entre un *grand*  
*homme* et un *homme grand*—un *brave homme* et  
un *homme brave*.

Oui, je suis sûre que vous vous en souvenez.  
Eh bien, il y a la même différence entre un *mau-  
vais air* et un *air mauvais*.

Un mauvais air c'est celui qu'on respire en cer-  
tains endroits.

Un air mauvais c'est celui que les méchants ont  
sur la figure.

Voyez maintenant ce gros Pierrot dont le gros  
ventre ressemble à un énorme potiron.

Est-il bon ?

Je ne crois pas. Ce pierrot-là ne doit penser  
qu'à bien manger.

Et pourtant on dira c'est un *bon homme*.

Mais on dira c'est un *homme bon* de ce Pierrot  
qui va secourir cet autre.

Un *bon homme*, c'est celui qui est bon pour lui.

Un *homme bon*, c'est celui qui est bon pour les  
autres.

Lequel des deux voulez-vous être ?

TANTE NICOLE

### JOLIS MOTS D'ENFANTS

Les enfants terribles.

Un monsieur en visite. La dame de la maison  
n'étant pas encore là, il questionne sa fillette :

— Voulez-vous me dire votre âge, ma mignonne ?

La petite déglutit le regarde, et, placidement :

— Lequel ? Le vrai ou celui que maman me  
donne ?

CHOSSES ET AUTRES

—On compte 600,000 appareils téléphoniques en usage aux États-Unis.

—En Suède, les femmes votent à toutes les élections, excepté à celle des députés.

—Au Portugal, l'impôt sur le sel produit 700,000 louis sterling, et la taxe sur le tabac 900,000.

—Le supérieur général des Rédemptoristes visitera les maisons de sa Congrégation aux États-Unis et au Canada dans les premiers jours de 1895.

—Les Clercs de Saint-Viateur, à Joliette, ont récolté un concombre mesurant dix huit pouces de longueur et pesant sept livres.

—Un naturaliste a trouvé que le maringonin a vingt-deux dents au bout de sa lance, onze à la partie supérieure et onze à la partie inférieure.

—Le service de vaisselle d'argent le plus coûteux est celui de Mme Mackay, femme du millionnaire californien. Il a coûté \$196,000.

—La Chine et le Japon produisent en moyenne 250 milliards de livres de riz par an, et les États-Unis 150 millions.

—L'île de Terre-Neuve est un pays étrange sous certains rapports. Personne n'y a jamais rencontré un reptile, un couleuvre, une grenouille, un crapaud ou un lézard.

—Cette semaine, on joue au Théâtre Royal le grand mélodrame américain *The life Guard* dont l'auteur est M. E. A. Locke. Ce sera une première à Montréal. M. Dowling et Mlle Davis rempliront les rôles principaux. Cette pièce est d'un style enjoué et entraînant et toute remplie d'effets mécaniques puissants. Nul doute que le théâtre de la rue Coté fera bonnes recettes.

"CŒUR DE MÈRE," ET "LA PROMESSE DE MARGUERITE,"

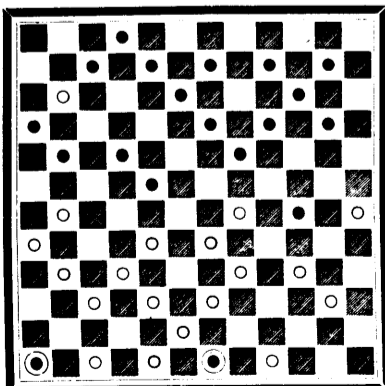
Par Paul d'Aigremont. Nous venons de recevoir ces deux volumes qui forment la 3ème et 4ème partie de l'épouvantable roman "Fleur des Neiges." Que de pages charmantes à lire!

Nous recommandons ces deux volumes à nos lecteurs qui aiment les ouvrages émouvants. Le prix est de 5c par volume dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs Leprohon & Leprohon, 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 155

Composé par M. E. Jacques, Montréal  
Noirs.—19 pièces



Blancs.—19 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 152

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
53	48	42	69
35	29	36	23
34	27	30	34
40	3	38	19
3 71 gagnent.			

Solutions justes par MM. J. P. Cousineau, Ottawa; L. Piché, Montréal.



Thomas A. Johns.

Une Affiction Commune  
Guérie radicalement par l'usage  
DE LA  
Salsepareille  
d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Salt Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédai à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Débarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu."—THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.  
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestina.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine commençant le 22 octobre.

LUNDI }  
MARDI } **Les Deux Timides**  
MERCREDI }

Comédie-vaudeville en un acte de Labiche et LE SUPPLICE D'UN HOMME, joyeuse comédie en trois actes. Mmes Géraizer et Berthal et MM. Milo, Fétis et Debrigny.

JEUDI, (côlée de Ga'a) } **MADAME L'ARCHIDUC**  
VENDREDI }  
SAMEDI soirs }

Opéra-comique en trois actes d'Offenbach avec une forte distribution. Décors et costumes nouveaux. Marietta, Mme Bouit; l'Archiduc, M. Giraud; aussi Mme Miller et MM. Bouit, Vissière et Milo.

SAMEDI } **LES DEUX TIMIDES**  
en matinée } **LE SUPPLICE D'UN HOMME**

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre.

LE SACRIFICE D'UN FILS

PAR ERNEST DAUDET

Ce titre exprime suffisamment toute la sensation de ce roman qui forme la neuvième livraison de "La bonne Littérature Française," pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Cependant après avoir lu cet ouvrage, il est difficile de ne rien dire de l'émotion que nous avons éprouvée, en parcourant ces pages toutes remplies d'un intérêt palpitant. Nous n'entrerons pas dans les détails, et ne dirons rien de plus de cette œuvre exquise, du grand écrivain Ernest Daudet, déjà si avantageusement connu, préférant laisser aux lecteurs la surprise des dénouements.

Ce volume est en vente, au complet pour 10c seulement dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs Leprohon & Leprohon, 25, rue Saint-Gabriel, Montréal. Agent pour Québec, J.-E. Turgeon, la compagnie de Cirage, 61, rue Saint-Joseph, Saint Roch, Québec.

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique. Lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

1, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."



MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu.....C. Kelling
- Mignonnette, chanson.....G. Bachman
- Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
- Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
- A toi mon cœur.....Albert Jourman
- Je pense à toi, romance.....Edm. Abesser
- Caprice Louis XV.....Jules Vasseur
- Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
- Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
- Rêve après le bal.....Ed Broustedt
- Bébé.....Emile Walteufel
- Simple avenu, romance sans paroles.....Thomé
- Petite valse.....A. Luigini-Bosquet
- Gavotte pour piano.....F. M. de Mol
- Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
- Loin du pays, polka.....Théophile Mahy
- Loin du bal.....Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal A. d'Henen
- La Tosca, valse.....Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka.....E. F.
- Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
- Pavoine.....L. Grandjean
- Pastorale.....G. Bachman
- Sur le lac.....Otto Hegner
- Pas de matelots.....G. P. Ritter
- 2e valse de concert.....Benjamin Godard
- Les plus beaux yeux, polka.....G. Michiels
- Ivresses du bal, valse.....Emile Faveur
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili.....Th. Ritter
- La Zingara, danse hongroise.....G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idylle pour piano.....H. Alberti
- Berceuse (violin).....Alfred Désève
- Ninnetto.....Gaston Lemaire
- La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Anprès de ma Mia.....C. Chaminade
- L'utilité d'un éventail, chansonnette.....Mme Emile Perronet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
- La fille du pêcheur.....Ludolf Wadman
- Abandon.....Gred Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
- Sonnet de voiture.....J. Duprado
- La dernière feuille.....Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
- Dis moi de ton cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin".....F. Poie
- Cœur de femme.....F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts.....Ch Gounod
- Nuits d'Espagne.....J. Massenet
- Chanson de "Vertiguettes," du "S rment d'amour".....Audam
- Le pays des rêves, val. chantée.....E. Lavigne
- Mélancolie du soir.....George Weiler
- Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
- Polyeute, invitation à Vasta.....Chs Gounod
- Le sais-tu?.....J. Massenet
- Pluie d'été.....Lorenzo Prince
- La gitana.....A. d'Hack
- Dors amis.....J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée.....Ch Godfrey
- Toute la vie, val. chantée.....J.-B. Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau.....Ferd Hiller
- Charité (hymne).....J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne).....P. Lacomme
- Vieille chans., tirée de Boccece F. VonSupp
- Aimons-nous, sérénade.....Jules Uzès
- Chanson de Nanon.....Richard Genée
- Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. \* \* \* \* \*

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

### LE FILS

Cher et excellent père ! dit le jeune homme très ému.

— Mais c'est la, Paul, tu le sais, reprit le sculpteur, oui, tu sais que je ne vis que pour toi et par toi. Et l'on voudrait te reprendre à ton père !

— Encore une fois, mon père, rassurez-vous ; rien de ce que vous craignez ne peut arriver.

— Paul, répliqua Lebrun avec une sorte d'emportement, je n'ai rien de plus cher au monde que ton affection, j'en suis jaloux ! Mais tu n'as pas le cœur d'un ingrat ; je me tranquillise, étant sûr de toi. D'ailleurs, je te le répète, ta mère ne t'aime pas !

— Mon père, répondit Paul d'un ton pénétré, une mère aime toujours son enfant.

— Elle ne l'a guère prouvé autrefois, grommela le sculpteur en haussant les épaules.

— Je vous en prie, mon père, laissons le passé.

— Soit, car ce n'est jamais sans colère et sans amertume que j'y reporte ma pensée. Est-ce parce qu'elle a promis et donné cinq cents francs aux hommes qui vous ont retirés de l'eau, toi et Lucien, que tu crois à l'affection, à la tendresse de ta mère ? Est-ce parce qu'elle s'est introduite dans la chambre où l'on t'avait couché et qu'elle t'a donné des soins pendant quelques heures ?

— N'est-ce pas déjà quelque chose, mon père ?

— N'importe quelle autre femme aurait fait cela. On s'apitoye aisément sur le sort de deux jeunes gens qui vont périr et qui sont presque miraculeusement arrachés à la mort.

— Si ma mère n'avait fait que cela, dit Paul gravement, je n'aurais pas eu toutes les pensées qui me sont venues à l'esprit et je pourrais croire encore qu'elle est morte.

— Mais qu'a-t-elle donc fait ? demanda le sculpteur avec anxiété.

— A un moment, pensant que je dormais profondément quand je n'étais qu'assoupi, elle se pencha sur mon lit et couvrit mon front de ses baisers maternels.

Lebrun eut comme un geste de colère.

— Elle a osé ! murmura-t-il.

— Une mère a toujours le droit d'embrasser son fils, mon père.

Lebrun resta silencieux et baissa la tête.

— J'ouvris les yeux, continua Paul, et dans cette garde-malade, dont je sentais encore la chaleur des baisers, je reconnus à son vêtement, à son chapeau particulièrement, une femme que j'avais vue dans la soirée au bal des Capuciers, en compagnie d'autres femmes et de cet individu qui me chercha querelle pour avoir le prétexte de me jeter lâchement dans la Seine.

A celle qui venait de m'embrasser, je lançai un regard qui n'avait certainement rien de reconnaissant, et je crois même l'avoir repoussée avec une sorte de dégoût.

Elle sortit de la chambre, chassée par mon regard, et—c'est la servante de l'hôtel qui me l'a rapporté—elle se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter.

Cela n'était-il pas suffisant déjà pour éveiller en moi, plus ardente que jamais, la pensée de ma mère ?

Vous arrivâtes à Bougival, mon père, et votre femme s'enfuit aussitôt, évidemment dans la crainte de se trouver en votre présence.

Et puis il y eut les réponses que la servante fit à vos questions et les regards étonnés et mystérieux que vous échangeâtes avec M. Delteil.

Tout cela me revint à la mémoire au bout de quelques jours et j'acquis la certitude que ma mère existait, que la femme inconnue de Bougival était ma mère.

— C'était fatal, dit le sculpteur sur bois, en passant à plusieurs reprises la main sur son front brûlant.

Puis, d'un ton brusque :

— Elle est allée te trouver à ton atelier ?

— Non, mon père.

— Elle t'a écrit ?

— Pas davantage.

— Ah !

Et Lebrun se dit tout bas :

— Il lui reste donc encore un peu de pudeur.

Il reprit à haute voix.

— Alors, Paul, tu ne sais pas où elle demeure et sous quel nom elle se cache à Paris ?

— Pardon, mon père, je sais qu'elle demeure rue Lafayette où elle est connue sous le nom de Mme Prudence. Saviez-vous cela, mon père ?

— Non. Bien que j'eusse deviné qui était la femme aux cinq cent francs et appris ainsi que ta mère était revenue à Paris, je n'avais pas à savoir ce qu'elle y faisait. Mais toi, Paul, comment sais-tu... Tu l'as donc cherchée ?

— Non, mon père, mais je l'ai fait chercher, ce qui revient au même.

— Par qui ?

— Par mon ami Albert Picot, qui connaît quelques-unes des habituées du bal de Bougival.

— Qu'allait-elle faire dans cet établissement, la malheureuse ?

— Tocher de l'argent qui lui était dû.

Lebrun, étonné, arrêta sur son fils un regard interrogateur.

— Ma mère, continua Paul, est établie rue Lafayette, elle y vend des objets d'art, de curiosité et joint à ce commerce celui de marchande à la toilette.

La physionomie du sculpteur prit une expression singulière.

— Ah ! c'est ainsi qu'elle devait finir s'exclama-t-il.

— Permettez, mon père, ma mère travaille, riposta vivement le jeune homme ; aucun métier avouable ne déshonore celui qui le fait.

— Enfin, tu es allé la voir.

— Oui, mon père.

— Quand ?

— Hier, dans l'après-midi. C'est hier matin seulement que j'ai appris où elle demeurerait.

La pâleur de Lebrun s'accentua. Il avait bien pensé que Paul avait revu sa mère ; cependant, en le lui disant, le jeune homme lui avait porté au cœur un coup douloureux.

Le sculpteur sur bois comprenant assez que Léonie n'eût pas eu l'audace d'écrire à son fils et moins encore de se présenter à son atelier ; mais il ne ne croyait pas qu'elle eût voulu se tenir cachée. Il cherchait, au contraire, à se persuader que tout en ayant l'air de se dérober, elle avait adroitement fourni au jeune homme le moyen de la trouver.

C'était précisément l'adresse féline de sa femme qui épouvantait Lebrun. Quelle influence ne pourrait-elle pas exercer sur un caractère franc et loyal comme celui de Paul ! Elle était toujours à craindre, cette femme rompue à toutes les roueries, habituée à prendre tous les masques.

Il y avait eu un assez long silence.

Ce fut le sculpteur qui reprit la parole.

— Ainsi dit-il amèrement, tu es allé voir ta mère, sans me prévenir, en te cachant, comme si tu commettais une mauvaise action.

Paul devint très rouge.

— Je ne voulais vous parler d'elle qu'après l'avoir vue, répondit-il.

— Elle n'a pas été surprise de ta visite ?

— Elle a été très surprise, au contraire.

— Tu es resté longtemps avec elle ?

— Plus d'une heure.

— Ah ! Comment t'a-t-elle reçu ?

— Avec la plus grande joie, elle m'a témoignée la plus vive tendresse.

Lebrun hochait soucieusement la tête.

— Elle m'aime, mon père, croyez-le, elle m'aime ! s'écria Paul.

— Je n'en sais rien ; mais puisque tu le crois c'est bien. Après tout, elle peut être sincère. On a vu l'amour maternel surnager après le naufrage de tous les autres bons sentiments. Il faut bien qu'elle aime quelqu'un ou quelque chose. Est-ce que les bêtes fauves n'ont pas de la tendresse pour leurs petits !

— Oh ! mon père, vous êtes bien cruel.

— Je te fais de la peine, mon cher enfant ; ah ! ne sois pas étonné s'il y a de la colère dans mes paroles : elle m'a tant fait souffrir !

— Elle le sait, mon père, et elle en a le repentir. Il n'est pas sorti de sa bouche une parole dont vous pourriez être blessé.

— Elle n'avait rien à te dire de moi.

— Elle reconnaît ses torts envers vous, elle s'avoue coupable.

— T'aurait-elle dit pourquoi je l'ai chassée de ma maison ?

— Est-ce qu'elle pouvait me le dire ? D'ailleurs, mon père, je ne désire ni ne veux le savoir ; ce n'est pas à moi d'être le juge de ma mère ; je ne veux me souvenir que d'une chose, c'est qu'elle est ma mère.

— Oui, tu es son fils ; elle n'aurait jamais dû l'oublier.

— Elle en est malheureuse aujourd'hui ; mais les droits d'une mère sur son enfant existent toujours, et je ne veux pas lui reprocher de m'avoir abandonné ou de vous avoir donné le droit de me séparer d'elle. D'ailleurs, ai-je donc tant à me plaindre ? Si j'ai été privé de la tendresse de ma mère, j'ai eu la vôtre, et elle a été si grande, si pleine de dévouement qu'elle a pu me suffire.

Vous n'avez vécu que pour moi, mon père ; si je suis quelque chose, c'est à vous que je le dois, comme je vous dois tout ce qu'il y a de bon en moi. Ah ! ne craignez pas que ma mère puisse jamais vous enlever une parcelle de mon affection ; mais laissez moi donner dans mon cœur une place à celle que j'ai été si longtemps sans connaître.

— Pauvre cher enfant, répondit Lebrun d'une voix vibrante d'émotion, j'aime à t'entendre parler ainsi, ces sentiments te font honneur et j'en éprouve une légitime fierté. Mais, vois-tu les natures loyales et généreuses sont souvent exposées à de cruels mécomptes ; j'en ai fait moi-même la douloureuse expérience. Paul, fais attention, tiens-toi sur tes gardes !

— Soyez sans crainte, mon père, je ne sais plus un enfant.

— Je ne peux pas t'empêcher de revoir Mme Prudence, je ne peux pas

t'empêcher de l'aimer ; c'est ta mère ; mais je te le répète, prends garde !

—Un fils n'a rien à redouter d'une mère qui l'aime.

—Peut-être, Paul, peut-être.

—Oh ! mon père, vous si généreux !

—Je l'ai été trop.

—Ah ! je ne vous reconnais plus ?

—As-tu encore quelque chose à me dire ?

—Oui, mon père.

—Alors, parle.

—Mon père, une chose manque à mon bonheur.

—Depuis hier ?

—Oui.

—De quoi s'agit-il ?

—C'est d'une grande importance pour mon avenir.

—Mais tu ne me dis pas...

—Je me suis fait une promesse à moi-même.

—Quelle promesse ?

—Vous et ma mère vivez séparés et je suis entre vous, mon père ; voyez ce que je dois faire ; mon devoir n'est-il pas de vous rapprocher ?

Le père fit un bond sur son siège et son regard s'éclaira de lueurs fauves.

—En vérité ! s'écria-t-il d'une voix rauque, et c'est ta... c'est Mme Prudence qui t'a mis dans la tête cette merveilleuse idée ?

—Vous vous trompez, mon père, répliqua Paul tristement ; loin de me conseiller, de me suggérer cette idée, que vous appelez ironiquement merveilleuse, elle a fait tout ce qui dépendait d'elle pour m'en détourner. Vous vous laisserez toucher mon père, vous ne refuserez pas à votre fils cette satisfaction, cette joie de mettre la main de sa mère dans la vôtre.

Le sculpteur eut comme un mouvement d'effroi.

—Mon père, poursuivit le fils, c'est à votre cœur, c'est à vos sentiments généreux que je m'adresse. Je n'ai pas à examiner si vous avez été trop sévère. Mais elle est ma mère, elle est ma mère, et je me demande si le châtement n'a pas assez duré. Après tant d'années, il est impossible que votre ressentiment ne soit pas apaisé.

Mon père, si vous saviez comme je serais heureux de me voir ici, à cette table, entre vous deux, de pouvoir vous parler en même temps, à l'un et à l'autre, de mes joies et de mes espérances. Oh ! ne repoussez pas ma prière, faites cela pour votre fils.

#### VII.—DANGER DE LA COLÈRE

Des flots de sang étaient montés à la tête du sculpteur et battaient violemment ses tempes.

Il se leva brusquement et se mit à marcher dans la pièce d'un pas lourd, saccadé, févèreux.

Sa poitrine était haletante, il avait les traits affreusement contractés et son regard, chargé de sombres éclairs, avait pris une expression farouche.

Il s'arrêta et se plaçant en face de son fils, qui s'était levé aussi :

—J'ai bien entendu, dit-il d'une voix étranglée, tu me demandes d'oublier, de pardonner ?

—Oui, mon père.

—Mais si tu savais...

—Je ne veux rien savoir ; c'est ma mère ! D'ailleurs, mon père, quand ils ont le repentir, les plus grands coupables ont droit au pardon.

—Je ne pardonne pas !

—Vous êtes implacable.

—Oui.

—Plus terrible que Dieu lui-même.

—Oui.

—De grâce, mon père, calmez-vous ! dit Paul, que l'agitation fébrile du vieillard inquiétait.

—Je ne te défends pas de voir cette femme, je te permets de l'aimer... C'est ta mère, c'est ta mère ! ajouta-t-il d'une voix sombre.

—Votre fils serait si heureux !

—N'insiste pas ! Mettre ma main dans la sienne ? me retrouver avec elle sous le même toit ! Jamais, Paul, jamais !

—Oh ! ne dites pas jamais, mon père ; votre colère est légitime, et à vos paroles je comprends que vous avez horriblement souffert ; mais ne m'enlevez pas l'espoir de vous attendrir, de vous fléchir.

—Ni oublié, ni pardon, Paul ; il est des choses qu'un homme comme moi ne peut pardonner... La plaie qu'elle m'a faite au cœur et à l'âme est toujours saignante.

—Mais si elle a le repentir et si elle vient à vos genoux implorer son pardon ?

—Je ne veux pas la voir ! s'écria Lebrun avec fureur ; qu'elle ne paraisse jamais devant mes yeux, car je ne sais pas de quoi je serais capable !

Le jeune homme laissa échapper une plainte et, découragé, baissa la tête.

—Quoi donc, continua le père avec l'accent d'une ironie amère, quand l'âge force à renoncer aux folles aventures, aux plaisirs coupables dont on s'est repu jusqu'à la satiété ; quand on s'est couvert de toutes les fanges, de toutes les hontes ; quoi donc, il suffirait de dire : " J'ai le regret de mon passé, je veux quitter les sentiers du vice, reprendre mes droits aux joies de la vie honnête que j'ai autrefois dédaignées, au bonheur de la famille dont je n'ai pas voulu, que j'ai méprisé ! " En vérité, ce serait trop commode. Arrière, arrière ! Ne réclamez pas ce qui n'appartient qu'à ceux-là seuls qui ont accompli tous leurs devoirs et n'ont jamais failli... Vous si vous avez

vraiment le repentir, allez chercher l'expiation de vos fautes au fond d'un cloître austère ou dans l'immense solitude du désert ! Quand on a sur le front le stigmate de la honte, on se dérobe aux yeux de ceux qui, vous montrant au doigt, peuvent vous forcer à courber la tête ; on ne cherche pas la lumière du soleil, on reste dans l'ombre.

Aussi longtemps qu'il l'avait pu, par égard pour son fils, Lebrun était resté calme et s'était modéré ; mais la fureur qui grondait en lui, aux cruels souvenirs du passé, l'entraînait malgré lui.

Il voyait la pâleur de Paul et l'expression douloureuse de ses yeux noyés de larmes !

Ce fut Léonie, ce fut sa femme qu'il rendit responsable du chagrin qu'il causait à son fils ; c'était elle qui devait porter tout le poids de sa colère.

Il s'était arrêté pour reprendre haleine. Il reprit :

—Oh ! cette femme, cette femme ! Mais il n'existe pas de plus dangereuse sirène ; dès son plus jeune âge elle a appris le mensonge, la dissimulation, l'hypocrisie et s'est habituée à tromper.

Paul essaya de l'interrompre.

—Laisse-moi parler ! lui dit-il d'une voix éclatante.

Et sans comprendre qu'il est des choses qu'un fils ne doit pas entendre dire de sa mère, il continua :

—Elle a débuté dans la vie par trahir l'amie qui avait mis en elle toute sa confiance ; elle a récompensé son bienfaiteur, l'homme généreux et bon à qui elle devait tout, par la plus noire ingratitude. Je me suis laissé prendre aux séductions de sa beauté fatale et de son langage, à la douceur de ses regards hypocrites ; je l'ai aimée avec toute la puissance de mon âme, avec toute la passion de mon âge... J'étais l'esclave de ses désirs, rien ne me coûtait pour satisfaire ses caprices ; excepté mon honneur, je lui aurais tout sacrifié.

J'étais aveugle, je n'ai ouvert les yeux que lorsque j'eus la preuve évidente de son infamie lorsque je fus écrasé sous le poids de ma honte et de la sienne... Ah ! mon honneur, qui m'était plus cher que la vie, et que je tenais tant à te conserver intact, elle en avait fait une litière, elle l'avait foulé aux pieds !

Alors je l'ai chassée, tu entends, Paul ? je l'ai chassée !

Le jeune homme fit entendre une plainte. Il était accablé.

—C'est ma mère ! gémit-il.

Le sculpteur n'entendit pas et poursuivit :

Qu'a-t-elle fait pendant les années qu'elle a passées loin de la France ? Je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir. Lancée dans le tourbillon de tous les plaisirs mondains, aimant le luxe, avide de jouissances, elle n'a pu que continuer son existence aventureuse et désordonnée.

Crois-tu, Paul, qu'elle pensait à toi, alors ? Ah ! elle n'y songeait guère à ce fils auquel, aujourd'hui, elle veut prodiguer ses caresses ? C'est quand elle n'a plus sa jeunesse et sa beauté, c'est au seuil de la vieillesse qu'elle s'est souvenue qu'elle était mère !

Il s'abandonnait à l'exaltation de sa fureur sans s'apercevoir que chacune de ses paroles pénétrait dans le cœur de son fils comme la lame d'un poignard.

—Je vous en conjure, mon père, dit encore le jeune homme d'une voix suppliants, songez qu'elle est ma mère !

Mais le père, étonné, grisé par ses paroles, était comme fou.

Avec plus de violence encore, il allait continuer lorsque, tout à coup, sa langue s'embarassa et les sons ne purent sortir de la gorge. Le sang avait empourpré le visage et injecté les yeux.

—Ah ! j'étouffe ! balbutia-t-il dans une espèce de râle, de l'air, de l'air !

En même temps, nerveusement il avait arraché sa cravate et déchiré le col de sa chemise.

Paul bondit vers la fenêtre, qu'il ouvrit ; puis il s'élança vers son père, qui chancelait, battant l'air de ses mains, et n'eut que le temps de le recevoir dans ses bras.

—Au secours ! au secours ! appela-t-il.

La servante accourut.

—Vite, vite, du vinaigre.

Le vinaigre était là, dans le buffet.

On en humecta les tempes et le front du sculpteur, on lui fit respirer des sels sans pouvoir le faire revenir de son évanouissement.

Paul était dans un état impossible à décrire. Il croyait son père mort et s'accusait de l'avoir tué.

—Mais non, monsieur Paul, rassurez-vous ce ne sera rien, vous verrez, disait la femme.

Par exemple, il faut vite courir au médecin ; mais avant, comme M. Lebrun ne peut pas rester comme ça dans vos bras, nous allons le porter sur le lit.

Ce fut fait.

Alors la servante descendit rapidement l'escalier et chargea le concierge d'aller en toute hâte chercher un médecin.

Néanmoins, Paul crut devoir envoyer une dépêche au Dr Delteil :

" Père malade, venez vite.

" PAUL."

Le médecin du voisinage ne tarda pas à venir. Il employa les remèdes en usage pour les attaques de ce genre ; mais les effets furent longs à se produire et le sculpteur sur bois n'avait pas encore repris connaissance quand arriva le Dr Delteil.

Celui-ci connaissait le tempérament du vieillard ; sans blâmer le traitement suivi par son confrère, il en adopta un plus efficace.

Lebrun revint peu à peu à lui, et après avoir promené dans la chambre ses regards sans clarté et prononcé quelques paroles indistinctes, il tomba

dans une somnolence ou plutôt un état de torpeur dont le docteur ne crut pas devoir le faire sortir.

Lebrun n'avait certainement pas reconnu M. Delteil, ni vu son fils debout près du lit, tenant son mouchoir sur son visage pour étouffer ses sanglots.

Le jeune homme, pâle comme un suaire, attendait anxieusement l'arrêt du savant médecin.

M. Delteil lui prit la main.

— Vous avez bien fait de m'appeler, lui dit-il ; j'étais heureusement chez moi et j'ai pu arriver assez tôt.

— Alors, monsieur ?

— Nous le sauverons.

— Ah ! fit Paul, dans un long soupir de soulagement.

— Oui, vous pouvez vous rassurer ; votre père est robuste et, heureusement, plus nerveux que sanguin ; la crise ne durera pas et j'espère bien que dans quelques jours il pourra reprendre son travail.

Paul serra avec reconnaissance la main du docteur.

Ils s'étaient éloignés du lit et se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Comment ce fâcheux accident est-il arrivé ? demanda M. Delteil.

Le jeune homme n'hésita pas à dire qu'il avait revu sa mère, et il raconta, en l'atténuant autant que possible, sa conversation avec son père.

— Oh ! alors, je comprends, dit le docteur, une émotion trop violente. Sa grande et incurable douleur, ses sentiments longtemps renfermés en lui-même ont fait explosion. Vous n'avez rien à vous reprocher, mon ami, mais je vous conseille d'attendre quelque temps avant de revenir sur ce douloureux sujet.

M. Delteil se retira en disant que tout allait aussi bien que possible, que tout irait bien.

— Mais vous reviendrez ? lui dit Paul.

— Sans doute, demain et aussi souvent que je le croirai nécessaire.

Le jeune artiste s'installa au chevet de son père, bien résolu à ne pas s'éloigner du cher malade tant qu'il ne serait pas complètement rétabli.

En regardant ce visage pâle encore plaqué de rouge, ces veines des tempes et du cou encore gonflées, ces yeux grands ouverts, qui regardaient sans voir, cette bouche, muette maintenant, Paul se sentait douloureusement impressionné. Il se disait que si son père était là, étendu sur son lit, masse inerte, il en était la cause.

Jamais aussi bien qu'à ce moment il n'avait senti comme il l'aimait, ce père vénéré, qui avait toujours été si bon pour lui, si plein de dévouement.

Et, ayant de grosses larmes dans les yeux et la poitrine pleine de sanglots, il murmurait :

— Cette attaque pouvait le tuer, et c'eût été moi... Oh ! s'il était mort, je n'aurais pu lui survivre.

L'image de sa mère et celle de Georgette se présentaient à ses yeux ; mais, autant qu'il le pouvait, il les éloignait l'une et l'autre de sa pensée.

Il voulait ne s'occuper que de son père, être tout entier à son père.

Martine, la servante, resta avec lui dans la chambre du malade jusque vers onze heures. Alors il lui dit qu'elle pouvait aller se coucher et que, seul, il passerait le reste de la nuit auprès de son père.

— Je vous obéis, monsieur Paul, dit Martine, mais si vous aviez besoin de moi, ne craignez pas de m'appeler.

— C'est entendu.

La servante se retira.

Le jeune homme baissa l'épais abat-jour de la lampe, et celle-ci ne répandit plus qu'une faible lumière dans la chambre.

Paul s'assit dans un fauteuil et se mit à réfléchir, les yeux fixés sur le visage du malade, dont la respiration était courte et pénible.

Vers une heure du matin, Lebrun commença à s'agiter, ses mouvements étaient convulsifs.

Paul se leva, inquiet, et s'approcha du lit.

Lebrun avait les yeux hagards, démesurément ouverts. La terreur était peinte sur sa physionomie contractée et son bras s'étendit hors du lit, comme pour repousser un fantôme effrayant.

Alors, des mots inintelligibles, incohérents, sortirent de sa gorge serrée. Le malade était en proie à la fièvre du délire. Sa respiration était sifflante, sa voix étranglée, caverneuse.

Mais, au bout de quelques instants, la voix devint plus forte et les paroles plus distinctes. Paul put entendre qu'il disait :

— Arrière la courtisane ! Arrière la femme éhontée, la mère sans pudeur, sans entrailles !... Ote toi de devant mes yeux, tu m'épouvantes ! Va-t'en, malheureuse, va-t'en, va-t'en ! Mais d'où viens-tu donc ?... Tu étais morte, quel est donc le démon qui t'a fait sortir de la tombe ? Je ne pensais plus à toi, je t'oubliais, pourquoi es-tu revenue ? Ah ! tu veux me prendre mon fils, mon Paul, mon enfant ! Non, tu ne l'auras pas, il est à moi, à moi seul !...

Est-ce toi, dis, qui lui a mis dans l'âme l'enthousiasme du beau, qui lui a appris à aimer le bien et à détester le mal, qui lui a donné tous les principes de loyauté et d'honneur ? Est-ce son brillant avenir qui miroite à tes yeux et t'attire ? Ah ! je comprends, va, je comprends, tu voudrais cacher, effacer ta honte dans le rayonnement de sa gloire !

Eh bien, non, tu n'as pas été à la peine, toi, tu n'as pas le droit d'être à l'honneur !

Tu étais loin, va-t'en où tu étais et d'où tu ne devais jamais revenir, laisse-nous nous aimer !

Après un repos, il continua, toujours de la même voix rauque, étranglée, et les prunelles luisantes :

— Tu ne me prendras pas mon fils, entends-tu ? Je n'ai que lui, moi ! Ne sais-tu pas qu'il est la joie, l'orgueil de ma vieillesse ?

Regardant fixement Paul, dans lequel il croyait voir sa femme :

— Que viens-tu faire ici ? continua-t-il avec l'accent de la fureur ; mais tu as donc toutes les audaces ! tu as donc oublié que je t'ai chassée ! Arrière, malheureuse, tu vois bien que tu me fais souffrir, que tu me fais horreur ! Je ne veux plus voir ton visage devant mes yeux, je ne veux plus jamais que ta voix trompeuse arrive à mes oreilles.

Puis, avec un éclat terrible dans la voix :

— Ah ! prends garde, prends garde ! s'écria-t-il, je t'ai ménagée autrefois, aujourd'hui je te tuerais !

Ce dernier effort avait épuisé le malade ; il bredouilla encore quelques paroles que Paul ne comprit pas, et sa voix s'éteignit subitement. Ses yeux se fermèrent, il eut encore deux ou trois soubresauts, puis il resta sans mouvement, comme annéanti.

Paul avait été condamné à entendre son père, et il venait encore de souffrir cruellement.

— N'importe, se dit-il, elle est ma mère.

Au bout de quelques instants il s'aperçut que le malade s'était endormi et il put constater que la fièvre n'était plus aussi forte.

Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Il faisait jour depuis longtemps lorsque le sculpteur se réveilla. Tout de suite il reconnut son fils et un doux sourire courut sur ses lèvres. Il avait maintenant toute sa connaissance, et avec la mémoire le souvenir de la terrible scène de la veille lui était revenu.

Il n'y fit aucune allusion. Mais regardant Paul avec attendrissement, il lui prit la main et la pressa longuement dans la sienne.

Un peu avant deux heures, Martine annonça la visite du Dr Delteil.

Paul s'empressa d'aller au-devant de lui.

— Eh bien ? interrogea le docteur.

— Il va beaucoup mieux.

— C'est ce que j'espérais ; comment a-t-il passé la nuit ?

— Il a été très agité de minuit à trois heures du matin.

— Forte fièvre, c'était inévitable, avec transport au cerveau ?

— Oui, monsieur.

— Voyons le.

Le docteur entra dans la chambre.

Le malade l'accueillit avec un sourire et un regard de reconnaissance. Il lui tendit la main en disant :

— Merci, monsieur le docteur.

— Allons, vous allez bien, fit M. Delteil, ce n'a été qu'une fausse alarme ; le teint est meilleur, encore de la fièvre, mais elle tend à disparaître. Je vous ordonne un repos absolu de quelques jours et parlez le moins possible ; il y a une irritation nerveuse qu'il faut calmer. Vous allez encore garder le lit aujourd'hui et demain ; ensuite vous pourrez vous lever dans l'après-midi et même, si vous le désirez, faire une promenade d'une heure en voiture, en compagnie de votre fils.

Le médecin écrivit son ordonnance, puis causa quelques instants avec Paul, qui le reconduisit jusqu'à sa voiture.

— N'avez-vous plus aucune crainte, monsieur ? lui demanda le jeune homme avant de le quitter.

— Plus aucune, mon ami ; votre père est hors de danger. Vous pouvez ne pas rester constamment auprès de lui.

— Je ne le quitterai pas, monsieur le docteur, je le veillerai le jour et la nuit.

— C'est très bien, mon ami. Mais, vous savez, évitez-lui toute émotion et empêchez-le de trop parler. A propos, mon cher Paul, Lucien va nous quitter pour quelque temps.

— Ah !

— Le ministre envoie dans le Midi, pour y faire des études géologiques, un groupe d'ingénieurs dont Lucien fait partie. Votre père sera complètement rétabli dimanche ; venez avec lui à Passy ; cette promenade lui fera grand bien ; vous, Paul, vous pourrez causer avec votre ami et lui souhaiter un bon voyage.

La situation du sculpteur continua à s'améliorer.

Le jeudi, Paul lui proposa une promenade à Vincennes qu'il accepta. Au retour, il dit à son fils :

— Mes forces sont vite revenues ; je pourrais me remettre au travail dès demain.

— Je ne vous le permettrais pas, mon père, ce serait imprudent. D'ailleurs, le docteur ne veut pas que vous repreniez vos outils avant lundi prochain.

Après un silence, Lebrun reprit :

— Tout de même, il paraît que j'ai fait mourir.

— De grâce, mon père, ne pensez pas à cela.

— Je n'ai pas été maître de moi, je me suis emporté ; j'ai eu tort ; j'aurais dû me contenir. Mon cher enfant, excuse-moi, pardonne-moi, et, si tu le peux, oublie tout ce que j'ai pu dire.

Sa voix avait des inflexions très douces, toute sa tendresse s'échappait de son cœur.

— Je t'aime, continua-t-il, et je t'ai fait de la peine, je t'ai blessé dans ton cœur. Oh ! comme tu as dû souffrir ! Vois-tu, si j'ai cédé ainsi à mon ressentiment, c'est que je pensais à toi, à ton enfance, à ta jeunesse privée de l'affection d'une mère ; je puis jeter le voile de l'oubli sur bien des choses, mais cela, oh ! cela...

— Je pardonne, mon père.

— Tu es meilleur que moi, Paul, tous tes sentiments sont purs. Aime ta mère et ne crains pas que je t'empêche d'aller la voir. Et puis, je te promets qu'il ne sortira plus de ma bouche une parole qui puisse te froisser dans ton affection.

— J'avais espéré davantage, mon père, dit Paul tristement.

— Non, répondit le sculpteur en secouant la tête, ce que tu voudrais est

impossible. Que son affection réponde à la tienne, car elle ne peut se réhabiliter que par l'amour maternel.

Le mari venait de parler de sa femme avec calme, sans colère, et Paul se dit que c'était déjà quelque chose d'avoir obtenu cela. Cette nouvelle disposition d'esprit de son père lui permettait de garder son espoir.

Le samedi, Lebrun était tout à fait bien. Il passa toute l'après-midi au milieu de ses ouvriers et travailla même pendant plus de deux heures, malgré Paul, qui craignait qu'il ne se fatiguât.

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite, le jeune homme n'avait pas quitté son père d'un instant. Le vieillard lui en était reconnaissant et le lui témoignait par un redoublement de tendresse câline.

Le soir, Paul lui dit :

— Demain, mon père, si vous le voulez, nous irons passer l'après-midi à l'hôtel Villarceau.

— Oui, oui, c'est cela, s'empressa de répondre le sculpteur ; le docteur Delteil m'a sauvé, nous devons aller le remercier.

Le jeune homme devint subitement songeur.

— Toujours sa mère, se dit Lebrun.

Il se trompait.

Paul, à ce moment, pensait à Georgette ; il se disait :

— Quoi qu'il puisse arriver, j'irai lundi à Montlhéry.

#### VIII.—RENCONTRE IMPRÉVUE

Après sa conversation avec Georgette à laquelle nous avons fait assister le lecteur, Edouard Forestier avait pris l'omnibus pour revenir à la gare. Il se fit donner un billet de première classe et attendit l'arrivée du premier train se dirigeant vers Paris.

Pour aller à La Palud et revenir à Orléans, où il avait changé de train, il avait voyagé en deuxième classe, afin d'économiser sur ce qui lui restait des cinq cents francs que lui avait donnés la marchande à la toilette. A sa prudence habituelle, Forestier ajoutait maintenant la prévoyance. Il s'était dit :

— On sait bien comment on part, mais on ne peut savoir comment on reviendra.

Il avait pu craindre de manquer d'argent et de se voir, par ce fait obligé de s'arrêter en route. Mais aucun accident ne lui était arrivé, rien n'avait attiré l'attention sur lui, et des gendarmes l'avaient vu passer sans même lui donner un regard.

Bien que, grâce à son allié, il eût pu se métamorphoser, Forestier avait toujours et quand même peur des gendarmes.

Rien ne pouvait lui être plus désagréable que d'être questionné ou mis en demeure de montrer des papiers qu'il n'avait pas.

C'est que plus d'une fois déjà, arrêté comme vagabond, il avait été vite reconnu comme un malfaiteur dangereux. Enfin il était arrivé sans encombre à Montlhéry, lesté de deux cent cinquante francs, et il espérait bien rentrer tranquillement à Paris.

Après une demi-heure d'attente, le train arriva. C'était un train de banlieue, s'arrêtant à toutes les stations. Cela importait peu à notre homme qui, ayant de l'argent en poche, n'éprouvait pas un pressant besoin de revoir Mme Prudence, qui lui imposait et lui inspirait une sorte de crainte.

Il monta dans un compartiment de première classe. Il s'y trouva seul et quand le train se fut remis en marche, il se blottit dans un coin et se mit à réfléchir.

Le croirait-on, il pensa à sa femme, à cette pauvre Marguerite Lormont, à laquelle, par méchanceté, il avait volé son enfant et dont il avait fait une martyre.

Avait-il des regrets ? Des regrets, lui, Forestier, allons donc ! Il s'applaudissait, au contraire, d'avoir enlevé l'enfant à sa mère, puisque la fille de Marguerite, la sienne aussi, allait devenir l'instrument de sa fortune ou lui servir tout au moins à faire chanter la riche marchande à la toilette.

Mais que pouvait être devenue Marguerite et la petite fille que l'Espagnol lui avait confiée, la vraie jeune fille espagnole, à laquelle il avait l'audace de vouloir substituer sa fille ? Il avait vainement cherché à le savoir. Il est vrai qu'il ne s'était pas adressé, — et pour cause, — à Mme Villarceau ou à M. D. Delteil, qui, seuls, auraient pu le renseigner.

Il se disait que, bien certainement, sa femme était morte. Elle avait toujours eu une si mauvaise santé ! Par exemple, il ne pensait point que c'était sa mauvaise conduite, ses traitements odieux, son abjection qui avaient rendu Marguerite si frêle et détruit en elle la sève de vie.

Pour lui, — et il ne se trompait pas, — sa femme n'était plus de ce monde. Mais l'Espagnole, était-elle morte aussi ? Peut-être. Après tout, cela lui était parfaitement égal, à présent que les fameux papiers étaient entre les mains de la terrible Mme Prudence. Ah ! s'il pouvait les lui reprendre, les lui voler, comme il les avait volés au docteur Villarceau ! Alors il ne serait plus l'esclave, la chose de cette énigmatique brocanteuse ; il serait le seul maître de la situation.

Certes, il ne s'amuserait pas à chercher la jeune fille espagnole à travers le monde, ce qui lui était impossible, étant gêneux comme Job, quand il avait sous la main sa fille, la belle Georgette, assez bien disposée à jouer le rôle qu'il lui donnerait.

— Tout de même, se disait-il, elle est charmante, ma fille, et elle a une allure que n'a jamais eue cette pâlotte et maigriotte Marguerite. Et puis elle a un air... Des cheveux magnifiques, des dents admirables, de vraies perles, des yeux noirs comme je n'en ai jamais vus et une taille... Un vrai type espagnol dans toute sa pureté. Oui, c'est une belle fille et, ma foi, je me sens tout fier d'en être le père.

Si je ne m'étais pas retenu, je l'aurais volontiers embrassée, mais je me suis retenu... Pas de bêtises, il ne faut rien compromettre. Elle sera ma fille et je serai son père quand il le faudra. En attendant, faisons sa fortune en même temps que la mienne.

Mais pourquoi diable s'est-elle amourachée de cette espèce de rapin ? Décidément, il y a là un cheveu. Il faudra que je m'informe et sache ce que c'est que ce joli cœur.

Le train qui se rapprochait de Paris, s'arrêta à la gare de Choisy-le-Roi.

Un homme élégamment vêtu, de quarante-cinq ans environ, monta dans le compartiment de Forestier.

Celui-ci, assez mécontent d'avoir un compagnon, jeta, sans faire un mouvement, un regard sur le voyageur. Mais aussitôt, il se redressa brusquement.

— Ah ça ! dit-il, je ne me trompe pas, c'est toi, c'est bien toi, Gustave Gandon.

— Edouard Forestier, fit l'autre, quelle surprise ! Comme on se rencontre, comme on se retrouve, après des années !

Les deux hommes, en même temps se tendirent la main.

— On a vieilli, reprit Forestier, mais on se reconnaît tout de suite en se rappelant avec plaisir que l'on a été de bons amis.

— Et que l'on a partagé longtemps la bonne et la mauvaise fortune.

— C'est vrai, nous nous sommes rendus de mutuels services.

— Et nous pourrions peut-être nous en rendre encore :

— Je le désire. Ce cher Gustave !

Ils se serrèrent de nouveau la main.

Le train se remit en marche.

Gustave Gandon s'était placé en face de son vieil ami, rencontré d'une façon si inattendue.

— Sais-tu, Edouard, dit-il, qu'il y a bien dix ans que nous nous sommes perdus de vue ?...

— C'est ma foi vrai.

— Qu'est-ce que tu as fait, depuis ce temps-là ?

— Il m'est arrivé toutes sortes d'aventures.

— Agréables ?

— Les unes, oui, les autres non.

— Il y a toujours du bon et du mauvais dans la vie.

— A qui le dis-tu ?

— Voyons, raconte moi un peu ton histoire.

— Ce serait trop long pour aujourd'hui ; un de ces jours nous parlerons de cela.

— Moi, mon cher, j'ai beaucoup voyagé, j'ai parcouru l'Europe et les deux Amériques ; je suis resté quatre ans à New York ; mais comme on n'est nulle part mieux qu'en France, je suis revenu à Paris.

— Toujours garçon ?

— Oui, toujours garçon ; plus on vieillit, plus on tient à sa liberté ; pour tout dire, je n'ai pas trouvé la femme que j'aurais pu épouser.

— Tu as donc été bien difficile ?

— Cela dépend ; j'aurais pu passer sur la beauté et autre chose, mais je voulais une dot....

— Grosse.

— Voilà.

— Et tu vis seul ?

— Oui.

— Aimes-tu encore le jeu ?

— On ne déteste pas ce que l'on a adoré.

— On joue chez Mme Cauwey, tu y viendras.

— Heu, heu !

— Tu as l'air de faire la grimace ; autrefois, pourtant, tu étais un beau joueur. Voyons, est-ce que tu ne joues plus ?

— Si, mais plus guère.

— Pourquoi ?

— Je n'ai plus, comme au temps dont tu parles, de l'or plein mes poches.

— C'est me dire que tu n'as pas fait fortune.

— Hélas ! non.

— Tu habites à Paris ?

Forestier resta un instant silencieux, puis répondit :

— Non, mais j'y viens demeurer.

— Mais, alors, d'où sors-tu ?

— J'étais dans le Midi, en dernier lieu à Biarritz.

— Que faisais-tu par là ? Tu cherchais la fortune ?

— Je l'ai toujours et partout cherchée.

— Ce n'est pas dans le Midi de la France que tu pouvais la trouver ; tu fais bien de revenir à Paris. Il n'y a que Paris, vois-tu : on ne trouve la fortune qu'à Paris, et quand on ne la découvre pas où elle se cache, c'est qu'on ne sait se servir ni de son intelligence ni de ses talents.

— Quand la chance vous tourne le dos....

— On la force à regarder de face. Ainsi, mon pauvre vieux tu es décaqué ?

— A peu près.

— Que te reste-t-il ?

— Deux cent cinquante francs, je crois.

— Avec ça tu peux te remettre à flot, je t'y aiderai.

Forestier secoua la tête.

— Je ne veux pas laisser un vieil ami dans la peine, ajouta Gandon.

On arrivait à Paris.

Je ne te quitte pas, dit Gustave ; nous allons d'abord prendre tes bagages.



ANNONCE DE  
John Murphy & Cie  
GRANDE VENTE  
A  
ESCOMPTES  
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock  
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-  
teaux dans les derniers styles, pour être  
vendus à 33 1/2 p.c d'escompte  
Garnitures et Passementeries. — Un lot  
de 500 verges de garnitures de toutes sor-  
tes comprenant des passementeries en jais,  
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour  
être vendues au quart et à la moitié du  
prix. Ceci est un lot réellement avanta-  
geux que toute personne devrait voir.  
150 douzaines de chemises blanches pour  
hommes pour être vendues durant cette  
vente à 39 cts la pièce.  
Un lot de dentelles crème, blanches et  
rouges, drabes et rouges, différentes lar-  
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour  
être vendues 5 cts la verge.  
Voyez nos rubans réduits. Un choix  
magnifique à des prix incroyablement bas.  
Ne manquez pas d'assister à cette grande  
vente qui ne durera maintenant que quel-  
ques jours.

John Murphy & Cie  
2343 Rue Sainte-Catherine  
Coin de la rue Metcalfe  
Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 3833

Lapré & Loyerne  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST-DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TÉLÉPHONE 7283

Cognac Jockey Club  
Carte Or V. S. O. P.  
GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

125 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

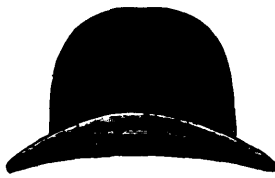
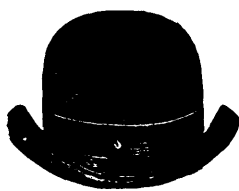
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les  
bonnes pharmacies.

Le VIN à  
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE  
PRÉPARÉ PAR  
M. CHEVRIER  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs  
de l'HUILE de FOIE de MORUE et  
les propriétés thérapeutiques des prépa-  
rations alcooliques. — Il est précieux  
pour les personnes dont l'estomac ne  
peut pas supporter les substances gras-  
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE  
de FOIE de MORUE, est souverain  
CONTRE :  
la SCROFULE, le RACHITISME,  
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,  
la BRONCHITE et toutes les  
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes

de GEO. TUCKER



Neus offrens \$500.00 de récompense pour  
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-  
sonnes souffrantes ont immédiatement re-  
cours aux EMBLÂTRES SOUVERAINS DES  
MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour  
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-  
matismales, Rognons, Matrioe, Poltrine,  
Côtés, Dos, Reins.

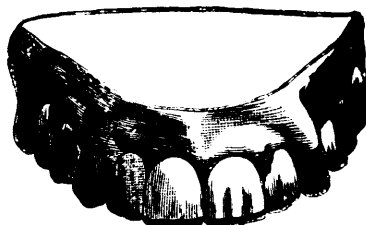
Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Neuveau procédé américain pour plem-  
bage de dents, en porcelaine et en verre  
plus résistant que le ciment, imitant par-  
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger;  
Neuveau procédé pour plomber et extraire  
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue SAINT-LAURENT, Montréal



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

“LUBY”

LE LUBY n'est pas une teinture  
mais restore la couleur originale et natu-  
relle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du  
ton et de l'énergie, assurant ainsi une  
chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des che-  
veux, prévient la calvitie et produit une  
nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les ma-  
ladies de la tête, et n'a pas d'égal pour  
l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la  
meilleur préparation qui ait jamais été in-  
ventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

PACIFIQUE  
CANADIEN

Changement d'heures commençant le 30 sep-  
tembre 1894

De la gare rue Windsor :

Boston et Portland, \$9.00 a.m., \$8.20 p.m.  
Toronto, Détroit, Chicago, \$8.25 a.m.

\*\$9.00 p.m.  
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.

\*\$9.10 p.m.  
Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.50

a.m.  
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., \$1.30

p.m. 5.15 p.m., 9.00 p.m.  
Brookville, \$8.25 a.m.

St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \*\$8.20 p.m.  
\$8.40 p.m.

Sherbrooke, 4.05 p.m., \$8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.

Winchester, Perth, \$8.25 a.m. \*\$9.00 p.m.  
Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \*\$8.20 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15

p.m.  
De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$9.45 a.m.  
Québec, \$9.10 a.m., \$3.30 p.m. et \$10.30

p.m.  
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.

Ottawa, \$8.30 a.m., \$9.45 a.m., \$5.45 p.m.

St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30

p.m.  
St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.

Ste-Rose et Ste-Thérèse-8.30 a.m., (a) 3. p.

m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. — Samedi 1.30

p.m. au lieu de 3.00 p.m.  
\*Tous les jours, dimanches inclus. Les

autres trains les jours de semaine seule-  
ment tel qu'indiqué + Pas de connection

avec Portland par le train quittant Mont-  
réal le samedi soir. § Dimanches seule-  
ment. s Chars-palais et chars-dortoirs.

(a) Excepté les samedis et dimanches. (b)  
Samedis seulement.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS  
129 RUE ST-JACQUES

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113